L'Intrigue epistolaire.

L'INTRIGUE EPISTOLAIRE,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

Par P. F. N. FABRE D'ÉGLANTINE.

Représentée sur le Théâtre Français de la rue de Richelieu, le 15 juin 1791.

Ne crede puellis.

A PARIS,
De l'Imprimerie du CERCLE SOCIAL, rue du Théâtre Français, N°. 4.
1792.
L'AN QUATRIÈME DE LA LIBERTÉ.

PERSONNAGES.

CLÉNARD, procureur et tuteur. — *Manteau.*

URSULE, vieille fille, sœur de Clénard. — *Caractère grime.*

MICHEL, huissier, commensal de Clénard. — *Bas comique.*

PAULINE, pupille de Clénard. — *Jeune amoureuse forte.*

CLÉRI, amant de Pauline, et frère de madame Fougère. — *Premier amoureux jeune.*

FOUGÈRE, peintre d'histoire. — *Caractère haut-comique.*

Madame FOUGÈRE, épouse de Fougère, et sœur de Cléri. — *Jeune caractère.*

UNE VOISINE de madame Fougère. — *Accessoire marqué.*

GUIETARD, clerc de notaire. — *Second rôle.*

VINGT RECORS. — *Caricatures-pantomimes.*

La scène est à Paris, et se passe dans la maison de Clénard : au premier, deuxième, quatrième et cinquième actes, le théâtre représente un salon à trois portes, une à droite de l'acteur avec une tache *d'encre sous la serrure, (c'est la chambre de Pauline) ; une autre vis-à-vis, à gauche, c'est la porte qui communique à la rue ; une troisième, au fond, qui communique aux appartemens. Toutes les trois sont visiblement fermées à clef. Une table garnie de papier, plumes, écritoires, etc. Sur l'avant-scène, un peu sur la gauche de l'acteur, une petite table ou chiffonnière : sur le côté droit et sur le même plan, chaises, fauteuils, etc.*

Et au troisième acte, chez Fougère.

L'action commence le matin et finit à minuit.

L'INTRIGUE ÉPISTOLAIRE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIÈRE.

PAULINE. *(Elle sort la première de sa chambre comme fuyant Clénard qui la suit).*
CLÉNARD.

CLÉNARD.

VOILA donc le sujet de vos refus, Pauline ?
Je ne suis plus surpris de cette humeur mutine
Que vous mettez à tout : ah ! ah ! voilà le nœud !
On veut vous enlever, et c'est de votre aveu !
N'avez-vous pas de honte ?

PAULINE.

En quoi donc, je vous prie ?
Ne puis-je suivre un homme à qui je me marie,
Et que j'aime ?

CLÉNARD.

Ah ! fort bien : que vous aimez, ... et moi,
J'entends, je ne veux pas que vous l'aimiez.

PAULINE.

Eh ! quoi,
Dois-je prendre, de vous, conseil sur cette affaire ?
Vous êtes mon tuteur, il est vrai ; je révère

Ce titre paternel. Mais, monsieur, jusqu'ici
En avez-vous rempli les vrais devoirs ? Ainsi
Pourquoi vous fâchez-vous? pourquoi me faire un crime
De vouloir échapper au tyran qui m'opprime ?

CLÉNARD.

Petite ingrate !

PAULINE.

Ingrate ? en effet, j'ai de vous
Reçu bien des bienfaits.

CLÈNARD.

Redoutez mon courroux.
De mes soins vigilans telle est la récompense !
Je l'ai faite élever dès sa plus tendre enfance.
C'est un petit serpent réchauffé dans mon sein.
Maître de chant, de danse, et maître de dessin,
Je n'ai rien épargné, rien pour elle. . . . .

PAULINE.

Sans doute :
Je sais bien à-peu-près ce que cela vous coûte.
Tous mes parens sont morts, ils m'ont laissé du bien ;
Vous en avez été jusqu'ici le gardien :
Au couvent j'ai resté quatorze ans renfermée ;
Mon éducation, en ces lieux, s'est formée :
Vous avez, pour cela, payé ce qu'il fallait,
C'était votre devoir.

CLÉNARD.

Taisez-vous, s'il vous plaît.

PAULINE.

Je ne me tairai point, et je veux bien vous dire,
Que je vois à quel but votre avarice aspire.
Vous m'aimez, dites-vous, et voulez m'épouser ?
C'est un plan que mon cœur ne peut favoriser.
Mon âge est à l'amour, le vôtre à la richesse :
Moins riche, je croirais mieux à votre tendresse.
Au reste, vous pouvez m'aimer à votre gré,
Je ne l'empêche pas ; mais soyez assuré
Que vos soins n'ont encor rien produit sur mon ame,
Et je crains que jamais vous ne m'ayiez pour femme.

CLÉNARD.

Vous le serez, morbleu ?

PAULINE.

C'est ce que nous verrons.

CLÉNARD.

Eh bien ! vous allez voir le fruit de tant d'affronts :
Vous ne sortirez plus. J'ai chassé Dorothée,
Qui, veillant sur vos pas, s'en est mal acquittée.
Je voudrais bien savoir, à propos de cela,
Par quel art je vous trouve au point où vous voilà ?
Et comment votre amour et sa correspondance,
De cette gouvernante ont trompé la prudence ?

PAULINE.

N'avez-vous pas surpris mes lettres ?

CLÉNARD.

Oui, vraiment,
Je les ai ? je connois le nom de votre amant.
Sans doute, le rusé se sera, par finesse,
Introduit céans ?

PAULINE.

Non ; jusqu'ici notre adresse
N'a même pas osé s'en permettre l'espoir.
Nos lettres disent tout : vous n'avez qu'à les voir.
Le moyen, s'il vous plaît, qu'il eut franchi la porte ?
Tout n'est-il pas fermé comme il faut ?

CLÉNARD.

Il n'importe.

PAULINE.

Ma chambre est à l'écart et donne sur la cour ;
Vous m'enfermez la nuit, et m'obsédez le jour. . . .

CLÉNARD.

Pas assez, puisqu'enfin l'on a pu me surprendre
A tel point, que j'ai peine encore a le comprendre.
Vous devez avoir pris des détours. . . .

PAULINE.

Mais pas tant.
S'il ne faut que cela pour vous rendre content,

Je m'en vais vous le dire, et vous faire connaître
Qu'en dépit des argus l'amour est toujours maître :
Et que si vous avez quelque peu de raison,
Au lieu de me tenir au fond d'une prison,
Par de plus doux moyens vous chercherez à plaire;
Et, pour l'objet qui plaît, que ne peut-on pas faire?
Un jour donc promenant, et pesant pas à pas
L'amour que vous avez, et que je n'avais pas;
Dans un lieu solitaire, au fond des Tuileries,
Un jeune homme interrompt mes tristes rêveries.
Il allait, il venait, et comme par hasard;
Et ses yeux cependant surprenaient mon regard.
Dorothée à ce jeu n'entendait pas finesse :
Mais ma crainte, monsieur, lui tenait lieu d'adresse;
Et tout ce que je pus, en cette occasion,
Ce fut, entr'elle et moi, la conversation
Que j'entamai d'abord sur un sujet d'histoire,
Très-contraire à l'amour, comme vous pouvez croire.
Dorothée, aussi-tôt, m'étala là-dessus
Des discours merveilleux, mais par malheur perdus :
Le moyen, s'il vous plaît, qu'elle fût entendue!
Le jeune homme, attentif, ne perdait pas de vue
Mes yeux, mes mouvemens, et ce je ne sais quoi,
Qui, doucement vers lui, m'attirait malgré moi.
Hélas! du coin de l'œil seulement, je vous jure,
Je voyais son visage; et, quand par aventure,
Je voulais contenter ma curiosité,
Crainte que ce défaut ne me fût imputé,
J'avais soin, chaque fois, que je tournais la tête,
De trouver à cela quelque prétexte honnête;
Je reculais ma robe, ou cherchais le mouchoir,
L'éventail ou le gant que j'avais laissé choir.

CLÉNARD.

Vous ne savez donc pas que lorsqu'on se hasarde....?

PAULINE.

Je sais bien, mais alors je n'y prenais pas garde.

CLÉNARD.

Il fallait s'en aller; c'était fort mal agir.

PAULINE.

Que voulez-vous, monsieur, j'y prenais du plaisir!

CLÉNARD.

Ce jeune homme, Pauline, avant votre imprudence,
Ne pensait pas à vous peut-être, et....

PAULINE.

Patience.
Nous allons nous asseoir : notre jeune homme alors
S'écarte un peu de nous ; je faisais mes efforts
Pour voir, sans regarder, s'il nous quittait la place.
Mais, au bout d'un instant, tout près de nous il passe :
Et je vois près de moi, si-tôt qu'il est passé,
Un morceau de papier en peloton froissé :
Je m'en saisis bientôt, et sans que l'on me voie....
Ma bonne discourait toujours ; et je déploie
Doucement, doucement, d'une main, à l'écart,
Le papier, sur lequel, de regard en regard,
J'apperçois, tout au bas d'une adresse de lettre,
Je vous aime, au crayon, que l'on venait d'y mettre.

CLÉNARD.

Ah! petit scélérat!

PAULINE.

Et, s'il m'aimait, pourquoi
Lui reprocheriez-vous d'être de bonne-foi?

CLÉNARD.

Maudits soient les amans! que Dieu puisse confondre.

PAULINE *(avec une adresse malicieuse)*.

Je n'avais point d'adresse afin de lui répondre.
Vous jugez de ma peine, et qu'il me fallut bien,
Pour m'expliquer à lui, trouver quelque moyen.
En effet, le voyant revenir, je m'étonne,
Tout-à-coup, des discours que me tenait ma bonne,
J'en vante l'excellence, et lui dis assez haut,
Votre entretien me plaît, vous parlez comme il faut.
Et cependant j'observe une telle mesure,
Dans l'éloge entamé, que je sais le conclure,
Tout justement quand l'homme est vis-à-vis de nous,

Par ceci : *Qu'un seul mot de vous me semble doux!*
Par-tout où je serai, suivez-moi, je vous prie :
Et voila Dorothée, éperdue, attendrie,
Qui, moitié par faiblesse et moitié par orgueil,
Met sa tête en mes bras, tandis que d'un coup d'œil
Longuement prolongé vers mon homme en extâse,
Je confirme a loisir le vrai sens de ma phrase.

CLÉNARD.

Et l'homme vous suivit ?

PAULINE.

Mais il ne manqua pas.

CLÉNARD.

Vous le rencontriez sans cesse sur vos pas ?

PAULINE.

Sans cesse.

CLÉNARD.

Et c'est ainsi que vous sûtes vous rendre
Les lettres qu'aujourd'hui je viens de vous surprendre.

PAULINE.

Oui, vraiment.

CLÉNARD.

C'est assez ; sachez donc mon dessein.
Je vous aime et prétends vous épouser demain.

PAULINE.

Il faut que j'y consente.

CLÉNARD.

Et c'est sur quoi je compte.

PAULINE.

Qui vous ? jamais ! jamais !

CLÉNARD *(avec un dépit colérique)*.

Je veux que l'on m'affronte
Si vous sortez d'ici, sans ma sœur ou sans moi.
Ma sœur suivra vos pas, et vous suivrez sa loi :
Exprès, dans ma maison, pour cela je l'appelle,
Et Michel, mon huissier, sera ma sentinelle.
Point de porte céans qui n'ait un double tour ;

Et nous verrons, Pauline, enfin si quelque jour
Vous daignerez pour moi, vous montrer plus traitable.
Pour Cléri, votre amant, cet objet tant aimable!
Je ne le connais pas : mais, je suis procureur;
Mais je le connaîtrai : je jouerais de malheur
Si je ne trouvais pas quelque ressort honnête,
Pour occuper ailleurs et ses pas, et sa tête!
Comptez bien là-dessus : sans adieu! *(il sort très-agité).*

SCENE II.

PAULINE, *seule, (avec énergie).*

VAINS efforts!
Pour contraindre mon âme à de cruels accords.
J'aime Cléri : l'amour et l'honneur, tout m'engage
A résister toujours : j'en aurai le courage.
Je souffrirai sans doute, hélas! dans mon ennui,
Si du moins il savait que je souffre pour lui!
Oh! qu'il va s'alarmer de me voir renfermée!
De ne pas me trouver a l'heure accoutumée
De notre promenade!.... étrange évènement
Que Clénard ait surpris nos lettres!....

(Elle tire une lettre de son sein).

Ah! comment
Faire rendre à Cléri celle-ci? quelle voie.....
Il apprendrait mes maux, et tout ce qu'on emploie
Pour me tyranniser; mais il sauroit sur-tout
Que pour me voir à lui, pour en venir à bout,
Je le seconderai, quoiqu'il puisse entreprendre :
Je n'ai pas de moyen..., eh bien! il faut l'attendre.

SCENE III.

PAULINE, CLÉNARD, LA SOEUR.

CLÉNARD, *à Pauline.*

RENTREZ dans votre chambre.

(Pauline rentre doucement dans sa chambre, en passant devant Clenard qui la suit des yeux, et qui ne continue de parler qu'après la sortie de sa pupille).

SCENE IV.

CLÉNARD, LA SOEUR.

CLÉNARD.

OH ! ça, ma chère sœur,
Vous m'avez entendu ?

LA SŒUR.

Mon rôle est su par cœur.

CLÉNARD.

Aussi-bien, dites-moi, que vos nombreux proverbes ?

LA SŒUR.

Avec les vieux épis le glaneur fait ses gerbes :
Les proverbes sont bons, pour régler son devoir ;
Et qui veut se mirer, se regarde au miroir.

CHÉNARD.

Je vous ai mise au fait de l'humeur de Pauline.

LA SŒUR.

Fiez-vous à mes soins.

CLÉNARD.

Elle est adroite et fine.

LA SŒUR.

Je la mets à pis faire.

CLÉNARD.

Avec sévérité,
Réduisez, comme il faut, cet esprit entêté;
Et morigénez bien sa petite personne.

LA SŒUR.

Mon frère, commençons par être douce et bonne,
La femme est toujours faible, et qui veut l'attendrir,
Doit flatter son humeur, et jamais ne l'aigrir.
La jeunesse répugne à des airs trop farouches;
Et c'est avec le miel qu'on attrape les mouches.

CLÉNARD.

Tout comme il vous plaira, pourvu....

LA SŒUR.

Je vous réponds
De la conduire au but proposé. Faites fonds
Sur ce que je vous dis.

CLÉNARD.

Pour sûreté complette,
Je viens, dès aujourd'hui, de faire maison nette;
Et servante et valet, tout est hors de chez moi.
J'ai, depuis quinze jours, mes clercs chacun chez soi,
Et je veux profiter de ce temps de vacances
Pour conclure l'hymen qui fait mes espérances.
Au retour de mes clercs, nous pourvoirons à tout.
Ce zélé domestique, est tant de votre goût.

(Ici Pauline sort de sa chambre, et reste à écouter jusqu'à la fin de la scène).

L'aurons-nous ?

LA SŒUR.

Nous l'aurons.

CLÉNARD.

Vous devez le connaître?

LA SŒUR.

Sans doute. Et qui plus est, je connais fort son maître,
Brave homme, s'il en fut. Tel maître, tel valet.

CLÉNARD.

Sur ce pied, je le prends. Écrivez, s'il vous plaît.
Aujourd'hui, sans retard.

LA SŒUR.

Oui, oui ; je vais écrire,
Pour qu'il vienne demain. Mais j'avais à vous dire
Qu'un sexe, très-volage et fier de sa beauté,
Ne peut être réduit que par la vanité.
Pour captiver Pauline, efforcez-vous de plaire :
Par soi-même, à votre âge, on ne plaît point, mon frère !
Il faut donc la gagner ! je le dirai toujours,
Qui ne veut pas blesser, fait patte de velours.
Toute femme, à l'excès, est folle de parure :
Contentez, sur ce point, son goût, je vous assure
D'un succès très-complet.

CLÉNARD.

Il ne lui manque rien.

LA SŒUR.

Il faut encor....

CLÉNARD.

Faut-il y dépenser mon bien ?

LA SŒUR.

Vous en avez assez, elle en a davantage.

CLÉNARD.

Abus que tout cela ! qu'elle soit douce, sage ;
C'est la bonne parure.

LA SŒUR.

Idée, et vieux propos.
Le siècle....

CLÉNARD.

Laissez-moi, je vous prie, en repos.
Veillez-la, gardez-la, c'est votre seule affaire.
Au surplus, sur ce point, afin de vous complaire,
Je vais faire appeller des marchands....

LA SŒUR.

La flatter....

CLÉNARD *(appercevant Pauline qui écoutait, et s'enfuit).*

Tenez, la voyez-vous qui vient nous écouter?

(Il va fermer la porte à la clef, qu'il vient remettre à la sœur qui passe a la droite).

Que cette clef toujours reste dans votre poche.

LA SŒUR.

Mon Dieu! qui marche droit ne craint point de reproche.

SCENE V.

LA SOEUR, CLÉNARD, MICHEL.

CLÉNARD.

Et vous aussi, Michel, aussi-bien que ma sœur,
Tenez tout bien fermé.

MICHEL. *(La voix flûtée, le ton vif et l'intention malicieuse, comme dans tout le rôle).*

Peste! n'ayez pas peur.

CLÉNARD.

Je vous nourris, vous loge, et grace à moi, vous êtes
Huissier; et cette charge a des profits honnêtes:
Car si vous exploitez pour mon compte aujourd'hui,
Ce sera pour le vôtre après ma mort.

MICHEL.

Oh! oui.

Rien n'est plus juste.

CLÉNARD.

Or donc, vous devez, je le pense,
Prendre mes intérêts en toute circonstance.

MICHEL.

C'est bien ce que je fais. J'ai découv...
Ce que c'est que l'am...

CLÉNARD.

Mon Michel ! Quel homme est-ce ? Il est fin,

MICHEL.

Il est ! . . . . il est le frère,
Propre frère, en un mot, de madame Fougère !

CLÉNARD.

La femme de ce peintre au faubourg Saint-Germain
Contre qui j'ai sentence ? . . . . exécuté demain ?

MICHEL.

Aujourd'hui.

CLÉNARD.

Sans retard, saisis ; pour leur apprendre]
A se trouver parens. . . .

MICHEL, *enchanté.*

Il faudra tout leur vendre.

CLÉNARD.

Tout, tout. Fais les exploits, vas, cours, cherche tes gens.
Ah ! vous ne rirez pas, et voici les sergens,
Mon cher monsieur Cléri ! secourez votre frère !
Voilà de la besogne, et j'en fais mon affaire.
Allons, Michel, je sors : *(à, sa sœur).*
Ecrivez, s'il vous plaît,
Sans plus tarder, ma sœur, pour avoir ce valet.
Vous êtes seule ici ; seule ! prenez-y garde.

LA SŒUR.

Soyez sans embarras : tout cela me regarde.
(Clénard sort avec Michel).

SCENE VI.

PAULINE, LA SOEUR.

LA SŒUR. *(Elle va ouvrir la chambre de Pauline).*

VENEZ, ma chère enfant ; *(Elles se font une révérence).*
Si mon frere ... Ne vous alarmez pas,
C'est un bonheur pour moi : je m'attache a vos pas,

PAULINE.

Je l'espère, madame.

LA SŒUR.

Vous avez, mon enfant, mis le trouble en son âme.
Ne vous étonnez pas de son trop d'aprêté :
Méfiance est toujours mère de sûreté.
Je prétends modérer sa jalouse injustice ;
Et je veux, avant peu, que tout ceci finisse.

PAULINE.

Plut-au-ciel !

LA SŒUR.

Calmez-vous : il faut lui pardonner.
Il vous aime beaucoup. Nous allons raisonner
De cela toutes deux. Vous pouvez bien permettre
Que j'écrive, à la hâte, un petit mot de lettre ?

PAULINE.

Point de gêne avec moi.

LA SŒUR.

La lettre presse fort :
Je vais donc me hâter de l'écrire ; et d'abord
J'en charge à notre porte un commissionnaire,
Pour être tout à vous, au plus vîte, ma chère !

PAULINE.

Tant d'amitié m'honore !

LA SŒUR *(va s'asseoir devant la table à écrire ; elle tire ses lunettes, Pauline la regarde).*

Ah ! ah ! vous regardez
Mes lunettes ? . . . Hélas ! mes yeux incommodés
Ne sont plus aussi beaux, aussi bons que les vôtres !

PAULINE.

Madame . . . . .

LA SŒUR.

Dans leur temps, ils en ont valu d'autres.

PAULINE.

Je crois . . . . *(se retirant vers un coin, à part).*
Si je pouvais profiter du moment,
Pour faire parvenir ma lettre à mon amant.

L'occasion est bonne et l'avis nécessaire.
Il pourrait faire entrer, ici, quelque émissaire,
Sous le nom des marchands que mande mon tuteur.
Par un second billet, je l'en instruis ..... Le cœur
Me bat ! que faire ?

(Elle se hasarde à parler à sa duègne).

Eh ! quoi, vous ne pourriez écrire
Sans lunettes ?

LA SŒUR.

Du tout, du tout, pas même lire.

PAULINE.

(à part). *(haut).*
Rencontre favorable ! .... Il est vraiment fâcheux ! ...
(à part).
Le coup serait hardi, mais il serait heureux ! ....
Amour ! sois-moi propice, et par mon stratagême,
Sur mon sort déplorable, éclaire ce que j'aime !

LA SŒUR *(finissant de plier sa lettre).*
J'ai fini.

PAULINE.

(à part). Hasardons .... *(s'approchant de la table).*
Eh ! mais, comment les yeux
Au moyen de ce verre ? ....

LA SŒUR.

On y voit beaucoup mieux.

PAULINE.

Puisque vous avez fait, permettez moi, de grace,
D'essayer par moi-même. *(Elle prend les lunettes qu'elle porte gauchement d'une main à ses yeux).*

LA SŒUR.

Il faut les mettre en place.

PAULINE *(les mettant sur son nez).*
Comme cela !

LA SŒUR.

Bien !

PAULINE.

PAULINE, (*jettant un cri, laisse tomber par terre les lunettes, dont les verres se brisent ; elle les ramasse.*)

Ah ! les verres sont brisés !
Que j'en ai de regret : ah ! madame, excusez....

LA SŒUR.

Ce n'est rien, mon enfant, c'est une bagatelle.

PAULINE, (*en les jettant à terre encore plus fort.*)

Que je suis étourdie !

LA SŒUR.

Il faut, ma toute belle,
A chaque âge son meuble. On se sert, voyez-vous,
Toujours mal de celui qui n'est pas fait pour nous.
Mais envoyons ma lettre.

PAULINE, (*retenant la sœur par la main qui tient la lettre.*)

Oh ! la belle écriture !
Laissez, laissez-moi voir (*La vieille lui cède la lettre, Pauline l'échange contre celle destinée à son amant, et donne cette dernière à la vieille, qui la prend aveuglément, et va l'envoyer.*)

Quelle main libre et sûre !
Madame, qui verrait ce que vous écrivez,
Vous donnerait vingt ans de moins que vous n'avez.

LA SŒUR, (*enchantée.*)

Elle est charmante !

(*Elle sort en trottant.*)

SCENE VII.

PAULINE (*seule.*)

O Ciel ! protège mon adresse !
Et que puisse ma lettre aller à son adresse !
Le messager ira la porter sans retard.
Cléri va tout savoir !.... Oh ! comme il prendra part
A ma captivité ! comme il va, sans relâche,

Travailler à briser la chaîne qui m'attache !
Soyons bien attentive à tout ce qui viendra.
Je connais son esprit, il imaginera
Mille et mille moyens d'instruire sa Pauline,
De ce qu'il fait et pense, et de ce qu'il devine !
Il me dira combien lui sont chers nos amours ;
Qu'il m'aime davantage ; et m'aimera toujours !

SCENE VIII.

PAULINE, LA SOEUR.

LA SŒUR.

Mon billet est parti. Parlons un peu, ma chère,
De vos petits chagrins, et des soins de mon frère.
Les procès l'ont gâté : on heurle avec les loups ;
Mais je veux, avant peu, le mettre à vos genoux.
Je sais bien, sur ce point, tout ce qu'il se propose.
J'ai déja, mon enfant, bien avancé la chose.

PAULINE.

Il gagnera bien plus, s'il veut s'en aviser,
A respecter mon cœur, qu'a le tyranniser.

LA SŒUR.

Vous ne savez donc pas que l'on est aux emplettes,
Et pour vous, mon bijou ? les femmes sont coquettes.
Beauté cherche à paraître. Avouez, entre nous,
Qu'en voyant arriver étoffes et bijoux,
Vous sentirez un peu dissiper vos alarmes ?
On ne veut pas cacher, mais embellir vos charmes.
Vous riez.......?

PAULINE.

Oui, je ris de vos soins complaisans.

LA SŒUR.

Oh ! je suis pour beaucoup, dans ces nouveaux présens ;
Profitez-en Pauline.

PAULINE.

Hélas ! je vous proteste,
Que j'y fais mes efforts. C'est tout ce qui me reste.

LA SŒUR.

Eh bien ! voilà parler. Fantaisie, ou plaisir,
Lorsqu'en certains objets vous voudrez réussir,
Adressez-vous à moi.

PAULINE.

C'est bien là mon attente.

LA SŒUR.

Tout vous prospérera. Je ne suis pas méchante.

PAULINE.

Vous n'en avez pas l'air.

LA SŒUR.

Avec plaisir, je crois,
Vous me voyez ici près de vous.

PAULINE.

Un tel choix
Ranime mon espoir et calme mes souffrances.

SCÈNE IX.

PAULINE, CLÉNARD, LA SOEUR.

CLÉNARD, (*vers l'escalier.*)

Je ferai bien finir toutes ces conférences.

LA SŒUR.

Qu'avez-vous donc.....? On voit....

CLÉNARD, (*posant sa canne et son chapeau sur la table avec humeur et brusquerie.*)

J'ai de l'humeur.
Je viens de découvrir une sourde rumeur.
Nous sommes harcelés par l'amant de la belle,
Et ce rusé serpent me trouble la cervelle.
Croiriez-vous que, déjà, parmi notre quartier,
Ce monsieur a couru chez gens de tout métier,
S'informant, avec soin, jugez de son audace,
De nous, de ma maison, et de ce qui s'y passe ?
Ne sont-ils pas en ville, et seraient-ils aux champs ?

Les valets, qui sont-ils ? Sont-ils bons ou méchans ?
Mademoiselle, au moins, n'est-elle pas malade ?
Quand va t-on au palais ? Quant à la promenade ?
N'est-il donc qu'une porte au logis de Clénard ?
Ouvre-t-on de bonne heure, et se couche-t-on tard ?
Enfin, cent questions qui ne sont pas de mise,
Et qu'il faut aujourd'hui terminer sans remise.

LA SŒUR.

Mon frère, permettez....

CLÉNARD.

Préparez-vous, ma sœur,
Sans retard, je vous prie, à conduire, en douceur,
Ma pupille au couvent. Non pas, non pas au même
Qu'elle habitait jadis. Avec un soin extrême,
Il faut, pour mieux agir, dépayser les gens;
Et laisser en défaut l'amour et ses agens.
Et tandis que Pauline ira dans sa clôture,
Ici nous donnerons un peu de tablature
A notre amant alerte. Il suffit; tout va bien,
Tout se prépare.

PAULINE.

Hélas! vous vous fâchez....

CLÊNARD.

De rien,
On prétend me duper; je cherche à me défendre.
Observez donc ceci, ma sœur; vous irez prendre
La voiture publique, où tout est disposé,
Et toutes deux ainsi, par ce moyen aisé,
Gagnant l'asyle sûr, qu'indiquera ma lettre,
Vous tromperez les soins qu'on ose se permettre.

PAULINE.

N'est-ce donc pas assez d'être captive ici ?....

CLÉNARD.

Vous reviendrez dans peu, n'ayez aucun souci.

LA SŒUR.

Eh bien! ma chère enfant, nous partirons ensemble.

CLÉNARD.

Pauline, obéissez. J'aurai soin qu'on rassemble
Mille petits plaisirs, aux lieux où vous serez.
Recevez-en la preuve. Oui, vous emporterez
Quelques atours nouveaux, dont je vous fais hommage,
Et qu'on doit apporter.

LA SŒUR, (*à Pauline.*)

Vous voyez mon ouvrage.
Mes conseils sont suivis !

CLÉNARD.

Comment donc ! mes plaisirs
Sont de pouvoir toujours contenter ses desirs.

PAULINE.

Belle preuve, en effet, de cette complaisance,
De me faire partir....

CLÉNARD.

Ce n'est que par prudence.

PAULINE.

Et pour quelque séjour désagréable ?.... affreux ?....
Séjour d'ennui, sans doute ? un climat rigoureux
Peut-être ? où sans compter mes chagrins et la gêne,
Avec des inconnus ?....

CLÉNARD.

Vous perdez votre peine.
Vous cherchez à savoir le nom de ce couvent ?
Vous ne le saurez pas.

PAULINE.

Non ?

CLÉNARD.

Non.

PAULINE.

Eh bien ! avant
Que je parte d'ici ; vous m'ôterez la vie.

CLÉNARD.

Phébus ! Phébus !

PAULINE.

Faut-il que je sois asservie
A tant de cruauté !

CLÉNARD.

Par la grande raison,
Que vous ne voulez pas quitter cette maison ;
Ou, pour m'expliquer mieux, qu'il vous est plus facile
De vous en échapper, en restant dans la ville.
Vous aurez la bonté de vous en exiler.
Les amans trouveront ensuite à qui parler.
Allons, plus de retard, ma sœur ; je vais écrire
Une lettre d'avis. Gardez-vous de lui dire
Où vous la conduisez. Là, mes instructions
Me répondront, et d'elle, et de ses actions.

LA SŒUR.

Cela vaut fait, mon frère, et n'ayez point d'ombrage.

CLÉNARD, (*tirant sa montre.*)

Neuf heures, maintenant ! A midi bon voyage.

(*Pauline rentre dans sa chambre. Clénard et la sœur sortent par l'autre porte.*)

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PAULINE, *seule*, (*sort de sa chambre, et court visiter la porte de sortie qu'elle trouve fermée.*)

QUE vais-je devenir ? mon courage se perd.
Où va-t-on me mener ? peut-être en un désert,
Dans un couvent du moins..... cet aspect m'épouvante.
Je n'ai que deux argus, et là j'en aurai trente,
Et des plus vigilans, dont les uniques soins
Sont d'être, jour et nuit, les importuns témoins
Des moindres actions de leurs pauvres captives !

Si, pour ma liberté, j'y fais des tentatives,
Que d'obstacles cruels! Une triple prison;
Les caquets d'une amie, ou bien sa trahison;
Les murs, le tour, la grille et cent choses pareilles!...
L'ennui qui donne à tout des yeux et des oreilles!
Et la malice enfin qui suppose, tout bas,
Et tout ce que l'on fait, et ce qu'on ne fait pas....
D'y penser, seulement, le désespoir m'accable!
Eh! qui donc apprendra ce départ déplorable
A mon amant?.... hélas! je ne sais où j'en suis.
Cette seconde lettre *(elle tire une lettre de sa poche.)*
exprime mes ennuis!
Mais comment l'envoyer?... le temps presse... impossible!
Impossible!... Jamais un coup aussi sensible
N'avoit frappé mon cœur. J'en perds le jugement....
Amour! ah! cette lettre encor pour mon amant!

SCENE II.

PAULINE, LA SOEUR.

LA SŒUR.

Tout est prêt. Je n'attends, pour fermer la valise,
Que la robe de goût, que mon frère a promise.

PAULINE.

Qu'il garde ses présens.

LA SŒUR.

Il faut prendre toujours;
Et qui refuse muse.

PAULINE.

Oh! le cruel recours
Que de pareils cadeaux! Dans mon malheur....

LA SŒUR.

Pauline,
Ce départ qui vous fâche...

PAULINE.

Hélas! il me chagrine.

LA SŒUR.

Vous avez tort, je puis vous donner, au couvent,
Bien plus de liberté qu'à Paris, et souvent....

PAULINE.

Quoi! partir dès ce jour?

LA SŒUR.

Mais je vous accompagne.
Vous verrez que la route et l'air de la campagne...

PAULINE.

Madame, employez-vous, de tout votre pouvoir,
Pour empêcher, du moins, que nous partions ce soir.

LA SŒUR.

Non, je dois à mon frère un zèle qu'il mérite.
On oblige deux fois, quand on oblige vîte.

PAULINE.

Mais, jusques à demain, si l'on diffère...

LA SŒUR.

Un jour?
Un jour peut amener quelque fâcheux retour.
Il faut partir.

PAULINE.

Eh bien!... je suis indisposée.

LA SŒUR.

Quoi sérieusement?... Que vous êtes rusée?...
A moins que ce ne fut un mal grave et subit;
En ce cas, il faudrait se mettre dans son lit;
Nous enverrions chercher le médecin, ma chère;
Nous ne vous quittons plus alors, moi, ni mon frère;
Nous aurons soin tous deux qu'il ne vous manque rien.
Toujours à vos côtés!....

PAULINE.

Non, je me porte bien.
Quel sort! quel triste sort!.... ah!

LA SŒUR.

Calmez donc votre ame;
Et songez que bientôt....

PAULINE.

Et, laissez-moi, madame!

SCENE III.

PAULINE, LA SOEUR, CLÉNARD.

CLÉNARD.

Je rentrais ; deux marchands ont couru sur mes pas ;
Je les avais mandés ; ils attendent là-bas.
Ils ne savent quel choix il conviendrait de faire.
Ma foi ! je n'entends rien, ma sœur, à cette affaire.
Allez-y donc vous-même ; et là modestement,
Choisissez une robe, ou quelque ajustement,
Qui convienne à Pauline.

LA SŒUR, *(officieuse.)*

Avec plaisir, j'y vole.
Vous verrez, ma petite.

CLÉNARD.

Au moins, rien de frivole.

LA SŒUR.

Mon dieu ! laissez-moi faire. *(Elle sort en trottant.)*

SCENE IV.

CLÉNARD, PAULINE.

CLÉNARD.

Eh bien ! vous le voyez ;
Je ne refuse rien ; je mets tout à vos pieds.

PAULINE, *(avec une fine hypocrisie).*

Et comment voulez-vous, en effet, que je croie
Aux tendres sentimens que votre cœur déploie,
Puisque vous vous privez de ce plaisir si doux
De voir, d'entretenir, de sentir près de vous
L'objet que vous aimez ? Votre zèle me flatte.
En libéralités votre tendresse éclate !
Trop faible, trop crédule, à tout ce que je voi
Je ne sais qui me tient que je n'ajoute foi :

Mais, dans le même instant, avec ingratitude,
Vous allez m'envoyer dans quelque solitude !
Ah dieu ! que l'art de plaire est bien peu votre fait !
Vous défaites bientôt ce que vous avez fait !

CLÉNARD.

Ma Pauline pardon ! tu verras par la suite,
Que ton bonheur, lui seul, règle en tout ma conduite.
Mais je dois t'éloigner.

PAULINE.

Que m'importe après tout !
Pour la parure enfin, il est vrai, j'ai du goût :
Je ne m'en cache point. Votre subtile adresse
A bien su démêler ce que je vous confesse ;
Et bientôt abusant de ma naïveté,
Vous avez, avec art, tenté ma vanité :
Que j'en ai du dépit ! Maintenant que votre ame
A reconnu mon faible et combien je suis femme,
Vous savez où trouver des armes contre moi ;
Mais fort heureusement que je m'en apperçoi,
Et qu'enfin ma raison, à l'appui de l'absence,
Saura, contre vos soins, armer ma résistance ;
Et qu'alors maîtrisant ma folle ambition,
J'en repousserai mieux votre séduction.

CLÉNARD.

Ta colère me charme... Et si pour éconduire
Cet amant, je pouvois....

PAULINE.

J'ai grand tort de vous dire
Toutes ces choses-là. J'enflamme votre espoir ;
Et votre air satisfait me le fait assez voir.
Je ne suis qu'une sotte, et j'ai peu de malice.
Mais laissez qu'une fois, monsieur, j'y réfléchisse
En toute liberté... vous verrez... vous verrez !

CLÉNARD.

Eh bien ! mon cher amour ! si mes vœux déclarés....

(On sonne bien fort (1).

---

(1) La sonnettte d'un fort calibre est posée de façon que le fil d'archal, qui l'a fait mouvoir, arrive jusqu'au trou du souffleur. C'est le souffleur lui-même qui sonne, et doit sonner chaque fois qu'il en est besoin, dans le cours de la pièce.

Est-ce déjà ma sœur qui sonne de la sorte ?
Voyons.

SCENE V.

PAULINE, (*seule.*)

Toujours, toujours, il est à cette porte
Pour en fermer l'entrée, et pour en écarter
Quiconque s'y pourrait, par hasard, présenter
De la part de Cléri.... Que n'a-t-il cette lettre!
Que pourrais-je tenter, pour la faire remettre?
Hélas ! j'ai beau rêver.... Nul secours n'est ici....
Et mon autre message aura-t-il réussi !
Mon tuteur qui revient......

(*Elle cache sa seconde lettre.*)

SCENE VI.

PAULINE, CLÉNARD.

CLÉNARD. (*Il arrive avec transport, chargé de deux pièces d'étoffes. A mesure qu'il se tourne, on voit pendre aux pans de son habit, un petit paquet de papier suspendu avec une épingle à crochet. Il étale les étoffes sur la table, et tourne un peu le dos au public.*)

Admire, ma Pauline,
Ces présens merveilleux, que mon cœur te destine ;
Viens choisir à ton gré : la parure embellit.

PAULINE, (*à part.*)

Ciel ! que vois-je ?.... un papier qui tient à son habit.
Ah ! c'est de mon amant ! ... ô finesse charmante ! ...

(*Haut, et s'approchant pour considérer les étoffes d'un œil, et le papier de l'autre.*)

Cette étoffe est fort belle, et j'en suis très-contente.

CLÉNARD.

Comment ! rien de plus fin ne peut être employé.
C'est de même par-tout, car j'ai tout déployé.

Ces marchands sont rusés ; ils ont tant de rubriques,
Que l'on est aisément dupe de leurs pratiques.

PAULINE, (*s'approchant de Clénard, et épiant le moment de se saisir du papier qui pend à son habit.*)

Fort beau ! mais je voudrais un peu moins de beauté.

(*Là, elle se saisit du papier.*)

J'ai toujours eu du goût pour la simplicité.

CLÉNARD.

Ce goût est le meilleur ; mais cependant regarde......

PAULINE, (*qui d'une main à l'écart déploie le papier, et s'écrie :*)

C'est de lui !

CLÉNARD.

Que dis-tu ?

PAULINE.

Charmant !... je prends peu garde
Alors que l'on me fait un généreux présent,
Si le choix des couleurs est neuf ou déplaisant.
J'estime seulement la main qui me le donne.

CLÉNARD.

Enfin, on peu choisir, on ne blesse personne.

PAULINE.

Eh bien ! monsieur, eh bien ! agissez pour le mieux ;
Et puisque vous m'offrez vous soins officieux,
Allez dire au marchand qu'avec beaucoup de joie
Mes yeux ont admiré les choses qu'il m'envoie ;
Mais, qu'en mon embarras, il me fera plaisir
D'indiquer la couleur qu'il me faudra choisir,
Ou du noir ou du verd ; à lui je m'en rapporte.

CLÉNARD, (*faisant l'aimable.*)

Je m'en vais, mot à mot, le lui dire à la porte.

SCENE VII.

PAULINE, *seule ; (suivant des yeux le tuteur, déploie la lettre qu'elle a reçue, et la lit avec joie et avidité.)*

J'AI reçu votre lettre : plus de repos pour moi, que je ne vous aie parlé ! j'ai attiré et je tiens votre gouvernante hors de la maison. Je profite du moment où je sais que vous êtes seule avec votre tuteur. A force de l'épier, j'ai découvert quels sont les marchands qu'il a mandés. J'ai gagné deux commis, et les supplée en cette qualité, en prenant, toutefois la précaution de me déguiser, quoique Clénard ne m'ait jamais vu : il est bon qu'il n'ait aucune idée de ma personne, en cas qu'il me devînt nécessaire de l'observer et de le suivre. Indiquez-moi précisément la porte de votre chambre ; envoyez-moi l'empreinte de la clef sur la cire molle, préparée et collée au bas de mon billet.

(Elle regarde le papier où est la cire molle, papier séparé de la lettre.)

Agissez sans alarmes ; je retiens votre tuteur. Quand vous aurez fini, laissez tomber un meuble. Amour pour la vie !

Cher amant ! cher Cléri ! comment ne pas t'aimer !
Que je serais ingrate ! ah ! tu dois présumer
Que Pauline est constante autant qu'elle est chérie !
Je t'aimerai toujours..... oh ! ... amour pour la vie !
Faisons ce qu'il me dit, voilà tout ce qu'il faut ! ....

(Elle va prendre la clef de sa porte, et tire l'empreinte.)

Jaloux ! dans tous les temps vous serez en défaut.

Cette empreinte est bien nette et faite avec adresse
Un mot sur mon départ, un mot sur ma tendresse.
(*Elle prend une plume, écrit et prononce tout haut les phrases qu'elle écrit.*)

La porte de ma chambre dans le grand salon.... une grande tache d'encre sous la serrure.... N'oubliez pas que je pars dans une heure. Si j'ai ce malheur, j'écarterai mon tuteur autant que je le pourrai. Ma gouvernante est incorruptible, mais peu fine, vaine et flatteuse : elle a la vue très-mauvaise. Voyez si, entre vous et moi, nous n'en pourrons pas tirer parti.... J'aurai les yeux au guet d'ici à la diligence, et pendant toute la route : Adieu ! pensez à moi... Amour pour la vie !

Ajustons une épingle, et plions le paquet. (*elle tire une épingle de sa tête.*)
Fort bien ! et maintenant grand bruit sur le parquet.
(*elle renverse une table, et tient le paquet caché le long de sa juppe.*)
Le cœur me bat d'amour, d'espérance et de crainte !
Il arrive. Employons la douceur et la feinte.

SCENE VIII.

PAULINE, CLÉNARD

CLÉNARD.

QUEL est ce bruit, Pauline ?

PAULINE.

En me glissant par-là,
Ma robe a renversé la table que voilà.

CLÉNARD, (*d'une confiance bête et joyeuse.*)
Il faut choisir le verd, symbole d'espérance.
C'est l'avis du marchand.

PAULINE.

Que votre complaisance
Est extrême, monsieur, de vous prêter ainsi

Aux bisarres desirs que je témoigne ici !
Je choisis donc le verd ; reportez-lui le reste....

(*Clénard va à la table reployer les étoffes ; Pauline le suit, le caressant.*)

Voilà beaucoup de soins : mais, je vous le proteste,
J'y prends tant d'intérêt, comme vous pouvez voir,
Que même vous aurez peine à le concevoir.

(*Ici, elle attache l'épingle.*)

Ah ! vous n'aviez encor rien fait, je vous le jure,
D'aussi doux pour mon cœur, qu'en cette conjoncture.

CLÈNARD.

Tant mieux ! tant mieux ! mignone... oh, nous serons d'accord. (*A part..... en s'en allant.*)
Flattons la vanité ; ma sœur n'avait pas tort. (*Il sort.*)

SCENE IX.

PAULINE, *seule.* (*Et après avoir suivi de l'œil son tuteur.*)

Je conçois, maintenant, comme on peut, sans scrupule
Et sans pitié, tromper un tyran ridicule !
Puisque Cléri sait tout, grace à ses tendres soins,
Au départ projetté, je répugne un peu moins.
Que dis-je ? je serais chagrine, embarrassée,
Si Clénard s'avisait de changer de pensée.
Et j'ai lieu d'espérer, avec grande raison,
Qu'aux champs, plus aisément que dans cette maison,
Le moyen s'offrira de sortir d'esclavage.
Oui, partons promptement, et mettons en usage,
Et toute mon adresse, et celle de l'amour,
Pour hâter ce voyage, avant la fin du jour.

SCENE X.

PAULINE, CLÉNARD.

CLÉNARD.

Je reviens près de toi, chère petite femme ;
J'ai bien vu le plaisir que j'ai fait à ton ame.

PAULINE, (*avec la plus grande finesse toute cette scène.*)

Beaucoup assurément, et pour mieux vous prouver
Qu'avec de la douceur on peut me captiver,
Je consens à partir, et dans cette journée,
Pour la maison, monsieur, que l'on m'a destinée;
Mais à condition qu'avant qu'il soit long-temps,
Vous me rappellerez près de vous.

CLÉNARD.

Je prétends.....

PAULINE.

Je ne vous promets pas, dans mon obéissance,
D'étouffer mon amour : non, j'ai trop de constance :
Ne vous en flattez pas; mais je veux toutefois
Essayer aujourd'hui d'obéir à vos lois;
Afin qu'ayant été digne, une fois de plaire,
Vous n'ayez pas du moins de reproche à me faire.

CLÉNARD, (*presque séduit.*)

Tu me remplis de joie! et je puis espérer....
Tout ceci changera.... J'ose t'en assurer....
Je voudrais bien ne pas t'éloigner, ma Pauline,
Et, plus que je ne crois, ce départ me chagrine....
Si tu me promettais de ne plus t'occupper
De ce fâcheux amant qui cherche à te tromper :
Oui, je t'en avertis; si, loin de ta pensée,
Tu voulais rejetter cette flamme insensée,
Tu resterais ici; mais, à ne rien cacher,
Il faudrait se contraindre, et ne pas se fâcher :
Si, redoublant alors de soins, de vigilance,
D'être un peu sédentaire, et de ne plus sortir.
Pendant un mois ou deux : on verrait s'amortir.....

PAULINE.

Tout ce qui vous plaira, je suis prête à le faire.
Mais vous savez, monsieur, combien je suis sincère?
Oublier mon amant n'est pas en mon pouvoir!
Vous dites qu'il me trompe?....

CLÉNARD.

CLÉNARD.

Oui, je te ferai voir.....

PAULINE.

Croyez qu'il n'en est rien ; et que loin qu'il m'oublie,
Il n'est pas de moyen, de ruse, de folie,
Dont il ne soit capable, en sa fidélité,
Pour forcer ma prison. Oh ! c'est la vérité.
Vous le connaissez mal, s'il faut que je le dise,
Vous voyez à quel point je porte la franchise !

CLÉNARD.

Peste ! D'après cela, tu sens que ton départ
Me devient nécessaire, et plutôt que plus tard,
Tu vois bien ?....

PAULINE, (*très-finement.*)

Ah ! je vois qu'une femme est craintive :
Que, de ses sentimens, l'expression naïve,
Tourne toujours contr'elle, et que l'homme est enfin,
Ainsi que le plus fort, sans cesse le plus fin.

CLÉNARD, (*faisant l'avantageux.*)

Moi fin ?... oh ! point du tout; point du tout, je t'assure.
Tu ris, méchante ?.... Allons, il faut, vers la voiture,
S'acheminer bientôt : vas donc tout préparer.

SCENE XI.

PAULINE, CLÉNARD, LA SOEUR.

CLÉNARD.

Vous venez à propos, ma sœur, sans différer....

LA SŒUR.

Peut-être mon retard, mon frère, vous irrite ?
Mais je n'ai pu venir, en vérité, plus vîte.
Ces marchands ont été si complaisans, si doux ;
Ils m'ont tant déployé d'étoffes, de bijoux,
Que j'en ai mal aux yeux..... (*à Pauline.*)

Vous allez voir mon ange

CLÉNARD.

Nous avons ce qu'il faut.

LA SŒUR.

Comment ?

CLÉNARD.

Ca qu'on s'arrange
Pour partir sur-le-champ. Tout ce qu'il vous faudra,
Suffit c'est mon affaire, et l'on vous l'enverra.
Allez : voici Michel ; il faut que je lui parle.

(*Elles sortent.*)

SCENE XII.

CLÉNARD, MICHEL.

MICHEL. (*Un dossier à la main, d'un ton clair et élevé, qu'il laisse tomber, et qu'il leve de nouveau à chaque phrase.*)

La sentence d'Eloy, celle d'Isaac Charle,
Je les mets de côté, sauf votre bon avis,
Afin que, sans retard, nos gens soient poursuivis.
Ce Fougère, le peintre, et frère de notre homme,
Ne doit que mille francs ; et, loin d'avoir la somme,
Il ferait tout Paris, de quartier en quartier,
Qu'il ne trouverait pas seulement un denier.
Monsieur Cléri, l'amant, a bien quelque fortune,
Mais peu ; d'où je conclus que sa sœur importune.
La madame Fougère, à lui va recourir ;
Et le voilà contraint d'aller et de courir
Pour ses seuls intérêts, et non pas pour vous nuire :
Heureux événement ! car je dois vous instruire,
D'après l'avis secret de l'espion du coin,
Madame Vigilot, qui sait tout au besoin,
Que ce monsieur Cléri rode et rode sans cesse
Autour de la maison : ainsi la chose presse.
J'ai fait commandement, daté d'hier ; recors ?....
Ah ! si nous l'avions su, nous aurions un par-corps.

CLÉNARD.

A l'ouvrage, Michel ! esclandre ! et point de grace !
(D'un air de mystère, et se frottant les mains de joie et d'aise.)
Fais-moi vîte avancer un carrosse de place
Pour Pauline et ma sœur ; elles vont au couvent !

MICHEL.

Fort bien !

CLÉNARD.

Il ne faut pas que quelqu'un en ait vent !

MICHEL.

Mal peste !

CLÉNARD.

Hors d'ici, personne ne s'en doute.
L'amoureux rodera, Pauline fera route,
Et puis le mariage, ou je suis bien trompé.

MICHEL.

Et, hors nous, un chacun va se voir attrapé.....
(Ils sortent gaîment.)

Fin du second acte.

ACTE III.

Le théâtre représente l'appartement de Fougere, consistant en une seule pièce ; un lit dans le fond, des caisses en piédestaux sur les côtés, tout l'attirail d'un attelier de peinture, mêlé avec les meubles, des plâtres, des esquisses, des tableaux, des chevalets : un principal chevalet sur le devant de la scène, à droite de l'acteur chargé d'un tableau, représentant le combat singulier d'Argant *et de* Tancrède *du* Tasse ; *à droite et à gauche, à terre et aux murs, des cuirasses, des casques à visière, des lances, des pertuisannes, des boucliers, des gantelets, etc.*

SCENE PREMIERE.

FOUGÈRE, (*monté sur une chaise, et occupé à peindre un tableau.*) Madame FOUGÈRE.

Mad. FOUGÈRE. (*Un exploit à la main, et après avoir quelque temps exprimé son chagrin, relatif à l'exploit et à l'insouciance de son mari, par des mouvemens de dépit et d'impatience.*)

LAISSE là ta palette, et dis ce qu'il faut faire ?
Qu'allons-nous devenir ?

FOUGERE, (*enthousiaste, et toujours.*)

Paix ! madame Fougère ;
Voilà, graces à vous, à l'humeur qui vous prend,
Dix fautes que je fais dans la barbe d'Argant.

Mad. FOUGERE.

Il s'agit bien de barbe, alors que, par brigades,
Les huissiers vont saisir mon lit et tes croisades.

FOUGERE.

Saisir !

Mad. FOUGERE.

Eh ! oui saisir !

FOUGERE.

Fi donc !

Mad. FOUGERE.

Vois ce papier !

FOUGERE.

Je l'ai lu.

Mad. FOUGERE.

Dès demain, on pille l'attelier.

FOUGERE.

Du respect pour les arts, ma femme, où je me fâche !
A-t-on jamais saisi Rembrand ou le Carrache ?
Apprenez que le peintre, avec son chevalet,
Ne craint pas les huissiers de tout le châtelet.
Ils porteroient la main au pinceau de l'artiste !
Ventre-bleu !.... Je le sais, par-tout l'abus existe.
On voit régner le fourbe et la perversité ;

(Il descend de sa chaise)

Mais nous n'en sommes pas a cette iniquité,
Qu'une vulgaire main, pour qui l'intérêt plaide,
M'arrache le combat d'Argant et de Tancrède !

Mad. FOUGERE.

Tu sauveras Tancrède, et l'on prendra mon lit.

FOUGERE.

Ah ! je ne dis pas non. Il se peut.

Mad. FOUGERE.

Quel esprit !
Mais, Fougère, peux-tu rester aussi tranquille ?

FOUGERE.

Que ferois-je ?

Mad. FOUGERE.

Eh ! va donc, cherche, parcours la ville,
Implore des amis, emprunte de l'argent.
On parle au procureur en ce besoin urgent.

FOUGERE.

Parler au procureur ! me mêler de chicane ?

Et frapper mon cerveau d'un mélange profane
D'objets rappetissés, qui tiendraient étouffé,
Pendant plus d'un grand mois, mon génie échauffé ?...
Ma femme, je ne puis demander autre chose.

Mad. FOUGERE.

Prends donc l'autre moyen qu'ici je te propose :
Vas trouver des amis ! emprunte de l'argent !

FOUGERE.

Ils n'en ont pas.

Mad. FOUGERE.

Fort bien ! et que dire au sergent ?

FOUGERE.

Qu'il attende.

Mad. FOUGERE.

Et quoi donc ?

FOUGERE.

La fin de ma bataille.

Mad. FOUGERE.

Lui ! le sergent ! attendre !

FOUGERE.

Eh bien ! donc qu'il s'en aille.

Mad. FOUGERE.

Peste de ton sang-froid ! aussi voilà le fruit
De ton genre. Vraiment ! il donne un grand produit :
Que ne le quittes-tu ? Nous serions moins à plaindre.
C'est, pour nous enrichir, le portrait qu'il faut peindre :
L'argent vous tombe alors. Laisse-là tes Romains.
Ce barbouilleur, pour qui tu dessines les mains,
Et sans compter les bras, pour un écu la paire,
Tu le vois bien toi-même, il est riche, il prospère ;
Il a la bague au doigt, le fin cabriolet...

FOUGERE *(avec indignation)*.

Fi ! je ne voudrais pas en faire mon valet.

Mad. FOUGERE, *(outrée)*.

Eh ! mais, tu n'en a pas de valet, misérable !
Eh ! peins, peins nos bourgeois, et peins plutôt le diable,
Et gagne de l'argent ; que t'en coûteroit-il ?
A peindre le portrait est-il quelque péril ?
On fait les hommes beaux et les femmes jolies :

Et l'on profite ainsi de toutes les folies,
Et du tiers et du quart. Quand il faut vivre enfin ;
Il s'agit bien de genre, et d'y faire le fin ;
On peint qui l'on rencontre ; et vogue de la brosse !
Et pour les gens à pied et les gens en carrosse !
A tout payant beau jeu ! L'on encadre, au besoin,
Son boucher, son hôtesse, et l'épicier du coin.

FOUGERE, (*redoublant d'indignation.*)

Ventre-bleu ! rendez grace à l'amour conjugale,
Sans quoi vous payeriez cher cet indigne scandale !
L'avez-vous pu penser que ces nobles pinceaux,
Imprégnés du génie et du sang des héros,
A peindre de Phryné la mine grimacière,
Avilissent leur touche et vigoureuse et fière ?
Moi ? colorer un fat de ces mêmes couleurs,
Qui rougirent le front d'Achille, en ses fureurs ?
Moi ; le portrait !... Et vous madame Fougère ?
Je n'ai même pas fait le vôtre ... et tu m'es chère !
Vous préservent les dieux, en des soucis pareils,
D'offrir à votre époux ces perfides conseils !
Apprenez, qu'en portrait, mille opulentes faces
Ne valent pas, madame, un muscle des Horaces ...

(*Il figure de son bras le serment des Horaces du superbe tableau de* M. David).

Tout est dit : je pardonne... allons plus de courroux.....
Je vais sortir ... je sors, et j'ai pitié de vous.

Mad. FOUGERE, (*pendant les quatre premiers vers ; elle lui met sa cravate, l'habille, tandis que Fougère, occupé seulement de son tableau, y veut venir sans cesse, et saisit tous les instans où sa femme le quitte, pour retoucher, au crayon le contour et les muscles de ses figures, etc.*)

A la bonne heure ! écoute, il me vient une idée :
Tâche de voir Cléri ; je suis persuadée
Que s'il a de l'argent, il nous en prêtera :
C'est un frère si bon ! Peut-être il en aura ...
Ce sont trois cents écus, à-peu-près qu'on demande,
Qu'il voie à les trouver ... qu'en dis-tu ? j'appréhende

(*Elle va prendre l'habit.*

Qu'il ne soit pas en ville ... Eh bien ! passe l'habit.

Voilà huit jours entiers qu'il n'a paru ; j'ai dit
(Elle lui met sa perruque et lui donne son épée).
A la voisine Evrard d'observer si l'escorte
Venoit roder, alors je fermerais la porte,
Ferais-je bien ? . . . réponds . . . ou vas-tu !

FOUGERE *(court à son tableau, prend sa palette et peint.)*

(Après le coup de pinceau donné.) Paix ! moins fort.
Vois-tu ce trait dans l'œil ; c'est le coup de la mort :
Tancrède l'a tué.

Mad. FOUGERE.

Que le ciel te bénisse !
Allons, tiens . . . ton chapeau . . . songe que la justice
S'éveille du matin : tâche qu'avant la nuit,
Ta course, mon ami, produise quelque fruit :
Songe bien, songe à tout ce que t'a dit ta femme.
Souviens-t-en, entends-tu, passe chez cette dame. . . :

(Fougère sort dans l'admiration de son tableau.)

(Allant à la porte qu'elle laisse ouverte, et criant dans l'escalier.)

Et mon frère sur-tout ! mon frère !

SCENE II.

Mad. FOUGÈRE, *seule.*

DIEU merci !
Il est dehors, pourvu qu'il ne revienne ici
Qu'avec les mille francs. Oh ! s'il savait s'y prendre,
Il trouverait de l'or, et cela sans attendre.
Mais parlez d'intérêt avec lui, point d'accès :
Il est fou de son art, fier comme un écossais !
C'est dommage pourtant, c'est un excellent homme.....
N'entens-je pas du bruit ?.....*(grand bruit dans l'escalier.)*
je crains... mais voyez comme
On vient..... ah ! les huissiers...... *(Elle court à la porte, la ferme et s'appuie dessus.)*
Je n'en puis plus.... j'ai peur....
Est-ce ici ?..... l'on s'arrête.... Ah !....

(On frappe à la porte.)

SCÈNE III.

Mad. FOUGÈRE, CLÉRI *en dehors.*

CLÉRI.

MA sœur! eh, ma sœur!

Mad. FOUGÈRE, *ranimée.*

C'est Cléri; c'est mon frère! (*Elle ouvre la porte.*)

CLÉRI, *en entrant.*

Eh! qu'avez-vous?

Mad. FOUGÈRE, *s'asséyant.*

Je tremble!
Je croyais qu'il montait plusieurs hommes ensemble.
(*Elle se lève.*)
N'avez-vous pas trouvé Fougère sur vos pas?
Il vous cherche.

CLÉRI.

Qui, moi?

Mad. FOUGÈRE.

Si vous saviez, hélas!
Demain on nous saisit, et c'est pour cent pistoles.
Après cinquante écus, je n'ai pas deux oboles.
J'ai dit à mon mari de chercher à vous voir,
Et de vous en parler, en lui donnant l'espoir
Que vous nous aideriez dans cette conjoncture.

CLÉRI.

Vous pouvez y compter. Ce soir, je vous assure,
Vous aurez ce qu'il faut; mais je puis, à mon tour,
Vous conjurer de rendre un service à l'amour,
A mon cœur, à l'objet le plus digne qu'on l'aime?

Mad. FOUGÈRE.

Eh! Dieu, je vous chéris comme un autre moi-même;
Que faut-il? disposez de tout ce que je puis.

CLÉRI.

Imaginez, ma sœur, l'embarras où je suis.
J'aime, avec passion, une jeune personne

Spirituelle, aimable, et belle autant que bonne,
Orpheline, mais riche, à peine ayant vingt ans.
Un tyran, son tuteur, l'opprime dès long-tems.
Il voudrait usurper sa main et sa fortune;
Il lui fait éprouver une gêne importune,
Affreuse, injuste : et moi qui me suis fait aimer
De cet aimable objet, et qui sais l'estimer,
J'ai juré de n'avoir jamais qu'elle pour femme;
Et le même serment est sorti de son ame.
Que vous dirais-je enfin ? par un bonheur bien grand,
Je viens de l'arracher à son cruel tyran ;
Et je ne sais à qui confier ce doux gage,
Ce dépôt précieux, avant mon mariage,
Si vous me refusez un asyle, en ce jour,
Pour cet objet tremblant, et de crainte et d'amour.

Mad. FOUGÈRE.

Eh! qu'elle vienne vîte! où l'avez-vous laissée?

CLÉRI.

A la porte, en carrosse.

Mad. FOUGÈRE, *voulant sortir.*

Oh! je suis empressée....

CLÉRI, *la retenant.*

Non, je vais la chercher : attendez un moment....

(Il sort transporté.)

SCENE IV.

Mad. FOUGERE, *seule.*

Je rends graces au sort de cet évènement,
Qui m'offre le moyen de pouvoir reconnaître
La bonté que mon frère, envers nous fait paraître
La providence est grande! et j'admire, en effet,
Comme le bien succède à tout le mal qu'on fait.

SCENE V.

PAULINE, Mad. FOUGERE, CLÉRI.

CLÉRI, *à Pauline.*

Vous êtes chez ma sœur ; ne craignez rien, Pauline ;
Calmez vous. (*Il la fait asseoir.*)
La voilà cette chère orpheline,

Jusqu'à ce jour livrée à tant de déplaisir,
Et que je veux aimer jusqu'au dernier soupir!

Mad. FOUGERE.

On le mérite bien, quand on est aussi belle!
Je voudrois recevoir ici, mademoiselle,
D'une manière digne, en tout, de ses attraits;
Mais du luxe, en ce lieu, le bon cœur fait les frais.

PAULINE, *très-oppressée.*

Je suis fort bien, madame.

Mad. FOUGÈRE.

Elle est toute tremblante;

PAULINE, *souriant.*

Oui! je suis fort émue.

Mad. FOUGERE.

Et bien intéressante!
Mon frère est honnête homme; il vous aime, et je puis
Vous promettre un bonheur plus grand que vos ennuis.

CLÉRI.

Ah! je puis le jurer.

PAULINE, *avec amour.*

Je le crois bien de même.

Mad. FOUGERE.

Mais ne craignez-vous rien, et par quel stratagême?...

CLERI.

Non, soyez sans frayeur; et contre un seul jaloux,
Secret, amour, honneur et les loix sont pour nous.
Il serait curieux, mais trop long de vous dire
Comment nous avons su nous parler, nous écrire,
Concerter nos projets, tandis qu'en sa maison,
Ce tuteur retenait ma Pauline en prison.
L'espoir était éteint, et nos lettres surprises;
Et, pour parer d'avance à d'autres entreprises,
Le tyran envoyait, par un trait clandestin,
Pauline désolée, en un couvent lointain.
Une duègne était sa garde et sa compagne.
Je l'apprends; elle part...Mais je suis en campagne!
Et, non loin du logis de ce tuteur rusé,
Voiture et gens, je vois tout fort bien disposé.
Je sais que ce carrosse ira sans qu'on le presse,

Au carrosse public déposer ma maîtresse ;
Et je l'y vais attendre, avec quelque souci ;
Faisant la guerre à l'œil dans un carrosse aussi.
Celui de ma Pauline arrive enfin, s'arrête
En face du bureau. Cependant je m'apprête :
On ouvre une portière, et la vieille d'abord,
D'une heureuse lenteur cherche à prendre l'essor,
De l'une et l'autre main s'appuie à gauche, adroite,
Tandis que d'autre part, d'une main plus adroite,
J'ouvre une porte aussi, prends Pauline en mes bras,
Et l'enferme avec moi, quand la vieille est en bas.
Figurez-vous sa mine, après cette aventure ;
Je ne saurais vous peindre au juste sa figure,
Lorsqu'après avoir pris l'à-plomb sur le pavé,
Voulant chercher quelqu'un, elle n'a rien trouvé.
Mais je suis convaincu qu'à sa première plainte,
A ses premiers transports, nous étions hors d'atteinte,
Et qu'une triple rue, entre la vieille et nous,
Nous avait, pour jamais, dérobés aux jaloux.

Mad. FOUGÈRE, *riant et se moquant de la duègne.*

Que dira le tuteur quand la vieille plaintive ? . . . . .

CLÉRI.

Qu'il s'emporte, s'il veut, hélas ! quoiqu'il arrive,
Il ne sauroit le traître, expier aujourd'hui
Les tourmens que Pauline a soufferts près de lui !
Ce traître de Clénard . . . .

Mad. FOUGERE, *avec la plus grande surprise.*

Clénard ! Clénard ! mon frère ?

CLÉRI.

Quoi ! le connaissez-vous ?

Mad. FOUGERE.

Ah ! que trop, le corsaire :
Et son huissier Michel : c'est lui qui nous poursuit ;
Que vous me comblez d'aise ! . . .

CLÉRI.

Ah ! que m'avez-vous dit !

PAULINE, *alarmée, se relevant.*

Quoi ! Clénard et Michel !

Mad. FOUGERE.

Ils doivent, dès l'aurore
Venir céans, mon frère.

CLÉRI, *avec chaleur et agitation.*

Il en est temps encore.
Et je cours vous chercher leur objet capital,
Pour préserver vos yeux de cet aspect fatal.
Demeurez là, Pauline, et soyez sans alarmes.
Veillez, ma chère sœur, veillez sur tant de charmes :
Rassurez sa belle ame... A l'instant, je reviens....

(*Il va pour sortir.*)

SCENE VI.

Les précédens. LA VOISINE EVRARD.

LA VOISINE, *d'une voix étouffée et accourant.*

Un huissier ! des recors !

PAULINE. CLÉRI. Mad. FOUGERE.

Dieu !

LA VOISINE.

Je vous en préviens.
Ah ! madame Fougère, ils sont une vingtaine.
Les voila dans l'allée, et vous êtes en peine.

Mad. FOUGERE *courant à la porte.*

Vîte, fermons la porte.

PAULINE, *alarmée.*

Ah ! Cléri ! cher Cléri !
Le bonheur, avec vous, un instant m'a souri....

CLÉRI, *affligé.*

Rassurez-vous, Pauline : ô ma tendre Pauline !

Mad. FOUGERE, *de la porte où elle épie, et cachant le trou de la serrure avec sa main, d'une voix étouffée.*

Paix !... Si l'on vient frapper, répondez ma voisine.

SCENE VII.

Les précédens. MICHEL, *en dehors avec ses recors.*
(*On frappe.*)

LA VOISINE, *ému*[...]

Qui va là ?

MICHEL, *en dehors.*

Que l'on ouvre : ouvrez : de par la loi !

PAULINE, *effrayée et à demi-voix.*

C'est la voix de Michel ; ah ! je tremble d'effroi.

MICHEL, *en dehors et frappant.*

De par la loi ! qu'on ouvre ou j'enfonce la porte.

LA VOISINE.

Attendez un moment.

MICHEL, *en dehors.*

Oh ! nous avons main-forte !

CLERI, *furetant la chambre.*

Où nous mettre ? comment nous cacher à leurs yeux ?

Mad. FOUGERE, *désespérée et à voix basse.*

Je n'ai que cette chambre.

PAULINE, *de même.*

Oh ! mon cher Cléri !... dieux !...

CLÉRI, *furetant de tous côtés, se trouvant tout-à-coup inspiré.*

Il me vient une idée !... Endossons la cuirasse,
Ce casque bien fermé. Là, tous les deux en place ;
Aux yeux de telles gens qui ne sont pas bien fins,
Vous nous ferez passer pour deux vrais mannequins.
(A Pauline.)
N'y consentez-vous pas ?

PAULINE, *avec abandon.*

Oui, pourvu qu'on me cache,
Pourvu que de vos bras jamais on ne m'arrache.

MICHEL, *en dehors et frappant.*

Ouvrirez-vous enfin ?

LA VOISINE, *impatientée et faisant sonner sa poche.*

Ah ! je cherche les clefs ....

CLÉRI, *s'évertuant et s'habillant.*

[illegible] nous serons bientôt l'un et l'autre habillés.
([illegible] habille Pauline d'un casque à visière et d'une [illegible])

Mad. FOUGERE, *aidant à Pauline.*
Otez votre croix d'or, dont le cœur fait en globe,
Pourrait bien vous blesser sous une telle robe.
Je la mets dans ma poche.

CLÉRI, *à Pauline, douloureusement.*
Oh ! le cruel tracas !
Ma courageuse amie !

PAULINE, *avec tendresse.*
Ah ! je ne me plains pas.

CLÉRI, *voyant Pauline habillée.*
(*Michel frappe*)
Bien, montez sur ce coffre, et ne bougez, Pauline.
(*A la voisine*).
Faites semblant d'ouvrir... (*La voisine va tournailler une clef dans la serrure.*)
Donnez ma javeline.
Me voilà prêt. (*Il se campe sur un autre coffre.)*
Allez : ouvrez-leur maintenant !
(*Mad. Fougère ouvre.) (Michel entre avec ses recors.)*

MICHEL *entrant. (A mad. Fougère :)*
Voilà bien du mystère. Après commandement,
Non compris tous les frais, payez-vous mille livres ?

Mad. FOUGERE.
Qui, moi ? je ne connais vos papiers ni vos livres.
Attendez mon mari.

MICHEL *(aux recors, qui prennent place autour d'une table ; et d'une voix de fausset).*
Verbal ! . . . lit et bureaux . . .
Table... chaises... armoire... ottomane... tableaux...
(*Voyant les mannequins postiches.)*
Qu'est-ce donc, s'il vous plaît, que ces deux personnages ?

Mad. FOUGERE, *avec humeur.*
Ce sont des mannequins vêtus.

MICHEL.
Pour quels usages ?

Mad. FOUGERE.
Oh ! je ne sais !

MICHEL.

Item, deux mannequins vêtus...

(*Il les observe.*)

Mâle et femelle, ainsi qu'ils sont chez Curtius.

Mad. FOUGÈRE.

Comment vous écrivez ses objets ?

MICHEL.

Qu'est-ce à dire ?

Si nous les saisissons, il faut bien les écrire.

Mad. FOUGÈRE.

Vous ne saisirez pas mes mannequins.

MICHEL, *ricanant.*

Pourquoi ?

Je prétends emporter l'un et l'autre avec moi.

Mad. FOUGÈRE.

C'est ce qu'il faudra voir.... arrive donc Fougère !

SCÈNE VIII.

Les précédens. FOUGÈRE.

FOUGÈRE. (*Arrivant avec préoccupation, et ne faisant pas attention aux huissiers, jette les yeux sur les mannequins, qui le remplissent d'indignation.*)

A qui ces mannequins, d'une école étrangère ?
Qui les a pu placer ainsi dans l'attelier ?
Me prend-on pour un sot, ou pour un écolier ?
Est-ce un tour qu'on me joue ? et croit-on que mes œuvres
Sentent le mannequin ? passe pour des manœuvres !
Que veut dire ceci, ma femme ? quel affront !

Mad. FOUGÈRE.

Ecoute donc, Fougère, et ne sois pas si prompt.
Oui, c'est un peintre....

FOUGÈRE.

Un peintre ! à moi pareille injure ?
Jamais de mannequin, et toujours la nature !

Mad. FOUGERE.

Fort bien ! mais les huissiers.....

FOUGERE.

Il s'agit bien d'huissier !
J'abandonne ces gens à leur triste métier,
Et dans le clair-obscur de leur décade infâme,
Je ne me mêle pas. L'essentiel, madame,
C'est l'envoi que me fait un rival insolent ;
C'est l'outrage aux beaux arts, ainsi qu'à mon talent,
Par ces deux mannequins ; ressource subalterne
Ventre-bleu ! qu'à l'instant on ôte de mes yeux,
Et sans plus balancer, ce spectacle odieux.
Des mannequins !..... à moi !

SCENE IX.

Les précédens, CLÉNARD.

CLÉNARD, *avec véhémence.*

MICHEL ! eh ! vîte en ville !
Alerte ! alerte ! on vient d'enlever ma pupille.

MICHEL.

Que me dites-vous là ?

CLÉNARD, *s'agitant avec violence.*

Je suis désespéré.
Dépêche ton verbal ; bon gré, mal gré :
Sur les meubles dehors ! saisis, gagés ! séquestres !
Eh, vîte ! ces tableaux, ces fantômes pédestres!
(Tous les personnages prennent situation en s'agitant, les recors courent sur les tableaux.)

FOUGERE, *avec la plus grande colère, saisissant une arme qu'il met en avant sur les recors.*

Comment donc, mes tableaux! Ignorez-vous la loi ?
Ventre-bleu ! le premier..... Portez hors de chez moi
Ces honteux mannequins ; à la bonne heure.....

Mad. FOUGERE, *comme son mari, saisissant une arme qu'elle met en avant sur les recors.*

Arrête !
Touchez-y : vous verrez !

CLÉNARD, *reculant, ainsi que les recors.*

Ne perdez pas la tête.

MICHEL, *à ses recors.*

Prenons les mannequins, nous sommes les plus forts.....

(Ils courent sur les mannequins ; Cléri saute en bas de son coffre, et met sur eux la lance en arrêt.)

Ah ! le diable est céans !

CLÉNARD, *avec force.*

Appelez vos renforts....

(A ce cri, un nombre égal de recors entre encore. Au bruit, Pauline tombe en faiblesse.)

Mad. FOUGERE, *alarmée.*

Elle tombe en faiblesse ! Au secours, ma voisine !

(Les deux femmes la secourent.)

Otons-lui donc ce casque. *(On lui ôte le casque.)*

MICHEL, *s'élevant sur la pointe du pied, et d'un ton éperdu.*

Ah ! monsieur, c'est Pauline !

CLÉNARD, *hors de lui, et vérifiant.*

Ma pupille ! oui, c'est elle.... emportez.... emportez....

(Les recors environnent Pauline, et l'emportent.)

Un carrosse !..... courons. *(L'escouade entraîne Pauline vers la porte.)*

CLÉRI, *désespéré et criant :*

Malheureux ! arrêtez !

(Allant à Fougère qui, s'agitant comme un égaré, reçoit Cléri entre ses bras, et ainsi acolé, fait avec lui deux ou trois pirouettes.)

A mon secours, Fougère !

FOUGERE, *s'agitant et stupéfait.*

Eh ! quels sont ces vacarmes ?...

Mad. FOUGERE, *avec véhémence, et poussant son mari à secourir son frère, vient à son tour tomber dans les bras de Fougère, qui pirouette encore.*

Au secours ! c'est Cléri.

FOUGERE, *à ce mot, saisit sa pertuisanne.*

Cléri ! mon frère ! aux armes !

(Il court sur le groupe, se mêle avec les recors ; le débat est pittoresque et chaud, en allant vers la porte : la toile tombe sur ce tableau.)

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

Même décoration qu'aux premier et second actes. La cuirasse dont Pauline était vêtue est sur la table.

SCENE PREMIERE.

PAULINE, *assise.* CLENARD, LA SOEUR.

CLÉNARD.

J'ESPÈRE, cette fois, ma complaisante sœur,
Que v us renoncerez à vos plans de douceur,
Et que vous me saurez garder ma demoiselle,
D'un air de façon à me répondre d'elle.

LA SŒUR.

Quoi, me tromper ainsi; moi qui l'aimai d'abord.
Certes, il n'est vraiment pire eau que l'eau qui dort.

CLÉNARD.

Enfermez ce corset, cette bizarre armure.
Vous aviez là, Pauline, une belle parure.
C'était une Pallas!.... Je crois que cette nuit,
Notre amant, consterné, ne fera pas grand bruit.
Au demeurant, je veille, et me tiens sur mes gardes.
Michel reste gardien des meubles et des hardes
Chez le peintre, il est vrai; mais je prendrai tel soin,
Que de tout autre argus nous n'aurons pas besoin.
Vous ne m'attendiez pas, hein! dans votre cachette?
Je vous ai bien surpris? L'alarme était complette:
Avouez?....

PAULINE.

Eh! monsieur, c'est assez de souffrir
Des traitemens si durs..... ah! laissez-moi mourir.

CLÉNARD.

Peste! il faut empêcher ce trépas déplorable;
Et, puisque la rigueur à ce point vous accable,
Je prétends vous veiller toute la nuit.

PAULINE.

O dieu!
Vous verrai-je toujours devant moi?

CLÉNARD.

Dans ce lieu,
Je resterai sur pied ; j'en fais votre antichambre.
Vous irez cependant dormir dans votre chambre.
Mais je vous fais savoir, au moins qu'auparavant
Nous irons, en dehors, clouer le contrevent ;
Et qu'un bon cadenat que je m'en vais y mettre
En dedans, sauvera le saut par la fenêtre.

PAULINE.

Hélas ! faut-il me voir traiter comme cela ?

CLÉNARD.

Ah ! vous y comptiez donc sur ce passage là ?
Qui voudra me duper trouvera de l'ouvrage.

LA SŒUR.

Avant que l'oiseau sorte, il faut fermer la cage.

CLÉNARD.

Ainsi, dormez en paix : dormez, tout est prévu ;
Bien rusé qui saura me prendre au dépourvu !
L'amant n'est plus à craindre : à tout, il est un terme.
Il peut se présenter, je l'attends de pied ferme.
Quatre bons pistolets chargés dans ce tiroir,
Attendent le premier qui viendra pour me voir.....

(On sonne.)

Voyons..... quelque fripon ! soit. De leur industrie,
Je m'amuse, à mon tour : il est temps que je rie.

SCENE II.

PAULINE, LA SOEUR.

LA SŒUR. (*Elle range la chambre pendant la tirade ; elle ôte la cuirasse qu'elle va placer dans une armoire vers la coulisse.*)

A cheval qui veut fuir, il ne faut d'éperon.....
L'occasion, je sais, fait souvent le larron.
Mais à bon chat, bon rat.... J'étais bonne et je change....
Oui, qui se fait brebis, toujours le loup le mange.....
Enfin, bon averti, mon enfant, en vaut deux.

Suffit ! péril prévu n'est plus si dangereux.....
Le succès n'est pas sûr à faire un coup de tête.
Abus !..... Avant le saint, ne chaumons pas la fête.
Qui cherche le malheur, malheur trouve en amour;
Et voyageur de nuit se repose le jour.
Pour n'avoir plus d'amis, il suffit d'une faute ;
Et l'on compte deux fois, quand on compte sans l'hôte.

SCENE III.

PAULINE, LA SOEUR, CLENARD.

CLÉNARD.

C'EST un fort honnête homme, et non pas un fripon
A qui je viens d'ouvrir ; pour cela j'en réponds,
C'est notre conducteur, notre cocher de fiacre.
(A Pauline, en lui donnant la croix.)
Voilà votre croix d'or, toute en perles de nacre,
Que sur un des coussins, je le présume ainsi,
Vous avez oubliée en retournant ici.
Le cocher l'a trouvée, en rangeant sa voiture,
Et vient la rapporter. Beau trait ! je vous assure.

LA SŒUR.

Très-beau, très-beau !

CLÉNARD.

Fermons la porte que voici.
(Il va fermer la porte de sortie.)
J'ai vu, s'il m'en souvient, un cadenat ici.
(Il va à la table.)
Que j'aille le placer soudain, quoiqu'il arrive,
En dedans des volets de notre fugitive.
(Il prend un cadenat et un marteau dans le tiroir.)
Voilà tout ce qu'il faut : ma sœur, éclairez-moi.

SCENE IV.

PAULINE, (*seule.*)

QUE dois-je imaginer de ce nouvel envoi !
Ma croix dans le carrosse, oubliée ou perdue !

Mais je ne l'avais pas quand je suis revenue ;
Et j'en avais chargé la sœur de mon amant,
Quand on m'en dépouilla pour mon déguisement.
Il m'en souvient très-bien. Ceci cache un mystère.
Voyons.....

(*Elle tourne et retourne la croix ; après avoir cherché quelque temps, elle fait sortir un papier du cœur de la croix en tirant le ruban.*)

Ah ! dans le globe un papier.... Persévère,
Amant ingénieux ! comment t'y prendras-tu
Pour augmenter l'amour que pour toi j'ai conçu ?
Jusqu'au choix du papier, le plus fin, je le gage,
Pour qu'un écrit plus long me calmât davantage.

(*Elle lit.*)

Que je vous plains, ma Pauline ! que je souffre ! Soyez sans crainte : calmez-vous, calmez-vous.

(*Ici, on entend le marteau de Clénard, qui pose un cadenat.*)

Ayez l'air d'être vaincue par la persécution, et feignez de consentir à donner la main à votre tuteur : pressez-le même d'envoyer chercher son notaire ; exigez-le absolument de lui : observez bien ce mot, à son notaire, M. Prelon, ainsi que nous avons eu l'art de le savoir de Michel. Ceci est nécessaire à ce que je prépare ; car les clercs de ce notaire sont précisément tous nouveaux, inconnus à Clénard ; et c'est là-dessus que je fonde mon projet.

(*Elle tourne la feuille bien visiblement.*)

Pour raison essentielle, je dois vous avertir d'un très-important secret. Prenez bien garde à ceci. Ayez soin à l'instant même de.....

Ah ! voici mes tyrans.

(*Elle cache sa lettre dans son sein.*)

SCENE V.

PAULINE, CLÉNARD, LA SOEUR.

CLÉNARD, (*allant remettre le marteau dans le tiroir.*)

Voila qui va des mieux !
Et qui de ce côté, ferme aux audacieux
Les moyens d'abuser encore ma bonhommie.
Car il faut l'avouer, ma tête est endormie.
Je suis simple, crédule et facile à duper :
Mon peu d'expérience invite à me tromper ;
Et c'est folie à moi de croire même encore
Que je vous garderai céans jusqu'à l'aurore.

PAULINE, *feignant.*

Quittez, monsieur, quittez ce langage cruel.
De quoi sert l'ironie à mon sort actuel.
C'en est fait ! à vos soins mon ame s'abandonne.
Je ne cesserai point d'être soumise et bonne.
Mon ame est accablée, et c'est trop de tourment :
Je cède à mon destin. Hâtez-vous seulement.
Que ne puis-je, monsieur, signer à l'heure même !
Tout serait dit. Laissez à ma douleur extrême,
Le loisir d'éclater en paix et sans témoin.
Soyez content...... (*Elle prend un bougeoir sur la petite table, et rentre dans sa chambre.*)

SCENE VI.

CLÉNARD, LA SOEUR.

CLÉNARD.

Voyez, ma sœur, s'il est besoin
D'être doux, complaisant, pour gouverner les filles.
Il faut de la rigueur, le ton haut et des grilles.
C'est un faible animal. Caressez-le, il mord.
Voulez-vous l'asservir, enchaînez-le bien fort.
Aussi sais-je.

LA SŒUR.

Une fois, Clénard, n'est pas coutume.
Et comme je l'ai lu, dans un certain volume,
Le péril est bien grand entre époux sans amour!
Mari qu'on n'aime pas, le paiera cher un jour!
Soyez fin, votre femme en rira, je vous jure;
Et bref, fin contre fin ne vaut rien pour doublure.

CLÉNARD.

Chansons que tout cela!

LA SŒUR.

Veillez, mais soyez doux.

CLÉNARD.

Oui; mêlez la douceur aux fracas des verroux.
Bel accord; fin détour!

LA SŒUR.

Voici deux mots superbes!

CLÉNARD.

Eh! mon Dieu! laissez-là vos éternels proverbes.
En un mot comme en cent, je prétends l'épouser.
Mon intérêt le veut; et c'est trop s'abuser,
Que de prendre, entre nous, ici d'autres arbitres.
(On entend casser les vîtres dans la chambre de Pauline.)
L'entendez-vous, ma sœur, elle casse ses vîtres,
Du dépit de trouver le contre-vent cloué.

LA SŒUR.

Je vais voir.....

CLÉNARD.

Laissez donc. Bah! désespoir joué!
Allons dans notre cour y faire ma visite. *(On sonne.)*
On sonne..... Qu'est-ce encore? allez voir, allez vîte.
Je reste en faction.

SCENE VII.

CLÉNARD, *seul.*

Quarante mille écus
En bons contrats. *Item*, et pour mes préciputs,
Un domaine en Bourgogne à redonner à ferme.

Car, Dieu merci ! le bail approche de son terme,
Et je le doublerai, puisqu'un cruel hiver
La grêle et deux procès ont porté loin du pair
Le fermier ; il faut donc qu'il reste et renouvelle.
Ses champs sont mes voisins.... Je la lui garde belle !
De plus dans les faubourgs, grand jardin et maison ;
Et je laisserais, moi, sans rime ni raison,
Echapper de mes mains ces biens de ma pupille !
Et monsieur l'amoureux, par un hymen utile,
Serait, en un clin d'œil, maître de tout cela !
A ma barbe ! ... L'ami ! ... s'il vous plaît, halte-là !

SCENE VIII.

CLÉNARD, FOUGÈRE, LA SOEUR.

CLÉNARD.

Que vois-je ? osez-vous bien affronter ma colère ?
Que venez-vous chercher ici, monsieur Fougère ?
C'est être bien hardi !

FOUGERE.

Comment donc bien hardi !

CLÉNARD.

Oui, très-hardi, monsieur, très-fort, je vous le di !
Après que vous avez enlevé ma pupille,
Venir effrontément jusqu'en mon domicile,
Pour essayer, sans doute, encor sur nouveaux frais.....

FOUGERE.

Réprimez, s'il vous plaît, ces transports indiscrets.
On n'a rien enlevé ; c'est vous, monsieur, vous-même,
Qui plutôt insultez à cette loi suprême,
Qui protège l'artiste, et défend de toucher
Aux instrumens d'un art, qu'on ne doit approcher,
Qu'avec ce grand respect que le génie imprime !
Outrager les talens ! c'est une audace, un crime,
Dont vous seriez puni, si je m'avillissais
A tremper mon pinceau dans l'encre des procès !

CLÉNARD.

Faites-le ce procès, et....

FOUGERE.

Vulgaire grimoire;
Que dédaigna toujours un vrai peintre d'histoire!

CLÉNARD.

Que voulez-vous donc dire avec ces grands Phébus?
Fin de non-recevoir contre tous ces rébus.
Un huissier saisit tout. Il aurait fort à faire
Si chaque barbouilleur....

FOUGRRE.

Ventre-bleu!... moi!... Fougère?
Estimez-vous heureux d'éviter mon courroux,
Par l'immense distance établie entre nous.
J'en jure par Rubens! votre action brutale,
Aurait trouvé son prix, sans ce vaste intervale.

CLÉNARD.

Voilà qui va fort bien; mais au fait, dites-moi,
Que venez-vous chercher en ces lieux? et pourquoi?

FOUGERE.

Ne le savez-vous pas?... pouvez-vous!... mais que dis-je?
Je ne me flatte pas d'un semblable prodige!
Vous ignorez, sans doute, et ne concevez pas
Le sublime motif qui guide ici mes pas!
Dois-je m'en étonner? et de pareilles ames
Peuvent-elles brûler de ces célestes flammes,
Qu'allume, dans nos cœurs, le plus noble des arts!

CLÉNARD.

Finissons et laissons ces burlesques écarts...

FOUGERE, *prenant un ton modéré, mais circonspect et d'un sérieux plaisant.*

Monsieur, en ramenant votre aimable pupille,
Vous avez avec elle, en quittant son asyle,
Emporté certain meuble, un meuble précieux,
Une cuirasse enfin qui doit être en ces lieux.

CLÉNARD, *moqueur comme les sots.*

Une cuirasse?..... quoi....!

FOUGERE, *exalté.*

La perte serait grande!
Gardez-vous de nier ce que je redemande.

Son usage est trop noble !.... Eh ! quel sublime emploi !
Renaud, Tancrède, Argant, Clorinde, Godefroi,
En seront revêtus ! Rendez-moi ma cuirasse.
N'outragez pas les arts ; n'outragez pas le Tasse !....
On ne résiste point à ce nom éclatant !
Rendez-la moi, monsieur, et je m'en vais content.
Ce meuble m'est sacré, sa valeur infinie.
C'est l'armure, en un mot, de la tendre Herminie....

C L É N A R D.

Ah ! ça, monsieur le peintre appaisez votre feu.
Herminie ou *Sophie*, il m'importe fort peu ;
De plus superbes noms n'obtiendraient point de grace.
Payez-moi, vous aurez après votre cuirasse :
Jusques-là, serviteur, je suis votre valet.

F O U G E R E.

Payez-moi !.... vil propos.... honte du chevalet !...
Voilà pour les talens, quelle est donc la balance !
Émules de Fougère, ornemens de la France !
Artistes dont la gloire émerveille les yeux,
Sous le plafond des lois, sous le dôme des cieux !
Voyez comme un écu, de moins, dans votre bourse,
Peut arrêter un peintre au milieu de sa course !
Payez-moi !.....

C L É N A R D.

Payez-moi, je n'y sais que cela.

F O U G E R E, *(résolument.)*

Je vous paierai, monsieur, je vous paie, et voilà
Un cautionnement ? *(Il lui remet une lettre sous enveloppe.)*

C L É N A R D.

De qui ?

F O U G E R E.

De mon beau-frère.
De Cléri, qui répond, s'engage et me libère.

(Pendant que Clénard lit, Fougère regarde les tableaux qui sont au-dessus des portes, et les trouve mauvais.)

C L É N A R D.

Voyons un peu ceci.... comment donc ? mais pas mal.....

FOUGERE.

Vous croyez ce tableau peut-être original
De l'école romaine ?.... ah ! comme on estropie ?....
Ne vous y trompez pas, ce n'est qu'une copie.

CLÉNARD, *(la lettre à la main, et qu'il agite.)*

Quoi ! vous avez l'audace.....

FOUGERE, *lorgnant toujours ses tableaux avec sa lunette.*

Oui, je vous le soutiens.

CLÉNARD.

Venir effrontément.....

FOUGERE.

Pour tel je le maintiens.
Copie, archicopie.

CLÉNARD.

Et vous osez en face ?

FOUGERE.

Si je l'ose ?.... voyez, mais observez de grace.....

CLÉNARD.

Écoutez bien vous-même ; il s'agit....

FOUGERE.

Ventre-bleu !
Je m'y connais, vous dis-je, et je puis dire un peu.
Voyez ces tons de chair, arrangés par hachures ;
Et les extrémités de toutes les figures,
Dont je sens qu'un copiste a tâté les contours.
Bah ! suis-je un ignorant ? Je le dirai toujours,
Copie à tout jamais, pastiche misérable !

CLÉNARD.

Oh ! tu m'écouteras, barbouilleur détestable !

FOUGERE.

Qu'est-ce à dire ?

CLÉNARD.

Et c'est-là le cautionnement,
Que vous osez, ici, me donner en paiement ?

FOUGERE.

Oui, monsieur.

CLÉNARD.

Savez-vous ce qu'un tel écrit porte ?

FOUGERE.

Comment ?

CLÉNARD.

Sortez, monsieur, regardez bien ma porte :
Regardez-là, vous dis-je ? afin que, désormais,
Vous ayez bien le soin de n'y plus rentrer.

FOUGERE.

Mais.... ?

CLÉNARD.

Au reste, grand merci ! vous avez fait merveilles.

FOUGERE.

Quel discours ?....

CLÉNARD.

Ecoutez de toutes vos oreilles.

FOUGERE.

Vous perdez la raison.

CLÉNARD.

En effet. Dites-moi,
En lisant cet écrit, il me semble, je croi,
S'est bonnement servi de votre ministère
Pour un double message, et qu'il vous a remis
Une lettre, à coup sûr, pour un de ses amis.
Et celle-ci pour moi ?

FOUGERE.

J'en conviens ; ma surprise.....

CLÉNARD.

L'enveloppe changée entraîne une méprise.
J'ai la lettre à l'ami.

FOUGERE.

Se peut-il ?

CLÉNARD.

Et jugez,
Par ce style amical, combien vous m'obligez !
(Il lit.)

A l'ouverture de ma lettre ; cher ami, ren-

voyez mon beau-frère, afin qu'il aille promptement terminer, avec ce traître de Clénard, un arrangement dont le succès inquiète fort ma sœur....

FOUGERE.

O l'étourdi ! Donnez que j'aille, sans attendre....

CLÉNARD.

Non, écoutez ; ceci va bien plus vous surprendre.

(Il lit.)

J'étais parvenu à faire tenir, par un cocher de fiacre, une lettre à Pauline, dans le cœur d'une croix d'or qu'elle avait laissée chez ma sœur ; j'y dressais un piége à Clénard. Pauline devait avoir l'air de consentir à l'épouser, et le presser même d'envoyer chercher son notaire Prélon. Il ne s'agissait plus alors que de gagner ce notaire, qui en inscrivant mon nom dans un contrat, au lieu de celui du tuteur, eût forcé mon mariage ; mais ce maudit garde-note a été inflexible, et j'ai renoncé à ce projet impraticable.

C'est dommage : vos plans étaient bien concertés.

FOUGERE, *(la main sur la poitrine, et du plus grand sérieux.)*

Je jure par l'honneur.....

CLÉNARD.

Allons donc.... écoutez : *(Il lit.)*

(Ici Fougère atteste sa probité par des signes du côté de la sœur qui le rebute. Fougère témoigne, par une pantomime de fierté et d'indignation, combien sa délicatesse est outragée.)

Venez, cher ami, me trouver au plutôt, afin de m'aider, et que, vers le point du jour, je puisse pénétrer par le jardin que vous con-

naissez jusqu'à la fenêtre de Pauline. Il faut tout tenter. La demoiselle est riche et très-éprise ; et, quoique je sois, comme vous le savez, fort peu amoureux de mademoiselle Pauline, il faut être assez raisonnable pour le paraître ; et saisir les bonnes occasions. Tout à vous ! Cléri ?

Eh bien ! qu'en dites-vous ?

FOUGERE.

Moi ! je tombe des nues,

CLÉNARD.

Comme vous le voyez, vos peines sont perdues.

FOUGERE.

Je puis vous attester ....

CLÉNARD.

Il suffit ! en tout cas,
Je vous suis obligé ; je ne vous en veux pas.
Au demeurant : sortez au plutôt, je vous prie.

FOUGERE.

Monsieur, je suis confus de cette étourderie.

CLÉNARD.

Je le crois.

FOUGERE.

Mais, au reste, avec célérité,
Je vais tout employer pour me voir acquitté :
Vous aurez votre argent, avant que la nuit passe ;
Mais vous me remettrez, s'il vous plaît, ma cuirasse ?

CLÉNARD.

Allez. Pour me duper, unissez vos efforts !
Ma sœur, éclairez-nous, mettons monsieur dehors.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CLÉNARD, *seul. (Une lettre à la main.)*

JOUISSONS du plaisir de confondre l'ingrate.
(Il ouvre la chambre de Pauline.)
Pauline !

SCENE II.

PAULINE, CLÉNARD.

PAULINE.

MA douleur apparemment vous flatte ;
Et vous prenez plaisir, sans doute, à m'accabler.

CLÉNARD.

Non, mon enfant, je veux plutôt te consoler.

PAULINE, *(feignant.)*

Épargnez-vous ces soins, ils me sont inutiles ;
J'ai pris, dans mon malheur, des moyens plus faciles.
Qu'on ne me parle plus d'amant ni de l'amour.
Oui, je renonce à tout, au bonheur sans retour,
A moi-même, en un mot. N'écoutez que votre ame.
Vous voulez m'épouser ? Je serai votre femme :
Eh bien ! soit : au plutôt terminez ce lien ;
Et que, dans l'univers, je n'espère plus rien.

CLÉNARD.

Je suis émerveillé de te voir résignée.

PAULINE.

Résignée ? oui monsieur, et dès cette journée,
Ce soir, et tout-à-l'heure, ici, dans ce salon,
Appelez le notaire.

CLÉNARD.

O ! ciel !

PAULINE.

Monsieur Prélon
N'est-il pas, dites-moi ?

CLÉNARD.

Lui-même, mon notaire.

PAULINE.

Envoyez-le chercher, je le veux.

CLÉNARD.

Pour te plaire.
J'y consens ma Pauline. A ce que tu me dis,
Plus que je ne pensais, moi-même j'applaudis.
Ta résolution, tes pressantes instances
M'inspirent un projet et d'autres espérances!
Mieux que moi-même encore tu fais ce que je veux,
Ei je vais te servir au-delà de tes vœux......

(Il va à la table, et prononce ce qu'il écrit.)

Monsieur Prélon est prié de dresser, en quatre lignes, une promesse de mariage, entre Pauline d'Arlois et Christophe Clénard, et de l'apporter à signer sur-le-champ dans la maison de sondit serviteur. CLÉNARD.

N'est-ce pas à-peu-près ce qu'il faut que j'écrive ?

PAULINE.

Mais! oui?

SCENE III.

PAULINE, CLÉNARD, LA SOEUR.

CLÉNARD.

Vîte, ma sœur, toujours sur le *qui vive.*
Appelez le voisin Bertrand; que, sans retard,
Il apporte à Prélon ce billet de ma part.....

LA SŒUR.

Allons! bon pied, bon œil!

SCENE IV.

PAULINE, CLÉNARD.

CLÉNARD.

QUE je te remercie
De te voir, de la sorte, envers moi radoucie !

PAULINE.

Le sort en est jetté...... Je suis au désespoir.

CLÉNARD.

Après tant de faveurs, tu me feras bien voir
La lettre que, tantôt, ici je t'ai remise.

PAULINE.

Quelle lettre ?

CLÉNARD.

Laissons cette feinte surprise.
Oui, je dis bien, la lettre enfermée, avec soin,
Dans le nœud de la croix. Il n'est donc pas besoin
De me rien déguiser. Je sais tout : j'ose attendre
Que, sans plus de façons, vous allez me la rendre.

PAULINE.

Je suis perdue !

CLÉNARD.

Allons, vîte, donnez-la moi.

PAULINE.

Ah ! monsieur.....

CLÉNARD.

Je le veux !

PAULINE.

Vous me glacez d'effroi !

CLÉNARD.

Ne me contraignez pas à trop de violence.

PAULINE. (*Elle lui donne la moitié de la lettre qu'elle tire de sa poche.*)
La voilà ! la voilà !.... je n'ai plus d'espérance !
(*Clénard lit.*)
Jouissez de mes maux. Détenue en prison,
Victime d'un tyran, et de la trahison,

Ma douleur est au comble. Eh bien ! tremblez vous-même.
Oui, je voulais vous fuir pour être à ce que j'aime !
Et, s'il faut renoncer au plus cher des amans,
Je saurai bien trouver la fin de mes tourmens !
Je veux..... (*Elle court à la table.*)

CLÉNARD.

Quoi !

PAULINE.

Me tuer, moi-même, à votre vue !
Je vais....

CLÉNARD.

Arrêtez-vous !

PAULINE.

Il faut que je me tue !

CLÉNARD.

Modérez-vous, vous dis-je, et voyez, en deux mots,
Quel amant vous avez, et quels sont ses complots !
De ses intentions connaissez par vous-même,
Les sordides motifs, et jugez s'il vous aime !
C'est votre bien qu'il cherche ; et moi, ma chère enfant,
Je veux te rendre heureuse ; heureuse assurément !

(*Lui donnant la lettre qu'il a reçue par Fougère.*)

Tiens, tiens ; lis ce billet : est-ce son écriture ?

PAULINE.

Oui, ce l'est.

CLÉNARD.

A merveille ! Est-ce sa signature ?

PAULINE.

J'en conviens.

CLÉNARD, *pendant que Pauline lit.*

Lis, Pauline : admire l'intérêt
Que je prends à ton sort ; et combien, en secret,
Je veille à ton bonheur ! Demandais-je autre chose ?
J'ai voulu démêler le principe et la cause
Des soins de cet amant ; que ne l'ai-je trouvé.
Sincère, généreux, délicat, réservé
Moi ! blâmer de deux cœurs l'union fortunée !
Qu'avec plaisir, soudain, cette main l'eût signée !

Mais je suis circonspect! voilà comme, aujourd'hui,
Un jeune cœur nous hait, quand nous veillons pour lui.
Qu'en dis-tu ?

PAULINE, *feignant l'indignation.*

Juste ciel !..... à peine je respire !
A peine si j'en crois ce que je viens de lire......
Quelle ame !..... quel amant !.....

CLÉNARD.

Réfléchis sur cela :
Relis, relis cent fois la lettre que voila.
Tu vois qu'il nous prépare encor quelqu'artifice ;
Je vais pourvoir à tout. De ce petit service,
Me sais-tu quelque gré ?

PAULINE.

Vous n'imaginez pas
Combien vous m'obligez !

CLÉNARD.

Bien !.... fort bien !.... tu verras !
Et tu n'es pas fâchée, en ce moment, ma chère,
Du billet que je viens d'écrire à mon notaire !

PAULINE.

Mais, je ne sais, monsieur.....

CLÉNARD.

Il est pour tout de bon
Celui-là.... paix ! suffit ; lis, lis, bonne leçon !

SCENE V.

PAULINE, (*seule.*)

COMME dans ses filets, lui-même il s'embarrasse!
Ridicule vieillard, as-tu bien cette audace
De feindre, à mes regards, l'honneur, la bonne foi ;
Et d'outrager ainsi mon amant devant moi !
Mais je suis prévenue, et mon cœur te pénètre !

(*Elle tire la demi-feuille de son sein.*)

Mais cette portion de sa seconde lettre
M'apprend, avec esprit, ce que j'en dois savoir,

Et tu tiens seulement ce que tu devais voir.
De cette lettre enfin nous avons en partage,
Toi, le premier feuillet, moi la seconde page!

(Elle lit avec joie et complaisance, et comme pour s'en donner le plaisir.)

Pour raison essentielle, je dois vous avertir d'un très-important secret : prenez bien garde à ceci; ayez soin, à l'instant même de séparer l'une de l'autre, en les déchirant, les deux feuilles de cette lettre; je veux vous faire surprendre le feuillet que vous venez de lire, livrez-le sans crainte, mais en feignant un très-grand désespoir; exécutez néanmoins ce que je vous y recommande; cachez bien ce feuillet-ci. Je suis dans le jardin voisin de votre fenêtre, je n'en sortirai pas que je n'aie entendu le bruit de vos vîtres, que vous casserez d'un grand coup de flambeau, pour m'apprendre que vous aurez reçu celle-ci. De quelque part qu'un papier vous arrive, soit écrit ou blanc, faites-le chauffer, en le promenant d'assez près sur la flamme d'une bougie. Vous verrez paraître alors, une écriture distincte sur le blanc de papier. C'est à cette écriture seule que vous devez ajouter foi, adieu, amour pour la vie?

Oh! j'entends, j'entends bien maintenant tout ceci :
Essayons sur-le-champ ce dernier propos-ci.

(Elle passe, sur la flamme de la bougie, la feuille blanche de la dernière lettre.)

O ciel! charmant! charmant! voilà les caractères!
Que les peines d'amour quelquefois nous sont chères!

(Elle se laisse aller sur un fauteuil, et lit :)

Plaignez-moi, Pauline, d'avoir été forcé de tracer les indignes expressions que vous venez de lire; j'ai profité de la bonne naïveté de mon

beau-frère pour faire tomber cette lettre dans les mains de votre tuteur. Si vous parvenez à faire mander Prélon pour un contrat, je suis aux aguets pour le savoir; attendez-vous à me voir paraître à l'instant, en qualité de clerc de ce notaire : j'aurai un contrat, secondez-moi, pour empêcher Clénard de le lire. J'ai un ami qui amusera le notaire lui-même. Si je vous trouvais renfermée, et que l'occasion fût bonne, j'ai une clef conforme à l'empreinte que vous m'avez envoyée; adieu : entendons-nous bien, et aimons-nous à jamais.

A jamais? à jamais! cher Cléri, viens, arrive :
Compte sur mon secours! ton amante captive
Saura, n'en doute pas, démêler, dans tes yeux,
Des secrets de l'amour le but mystérieux!
(*On sonne.*)
(*Elle va à la porte.*)
C'est lui! c'est mon amant qui revient, c'est lui-même!
J'entends sa voix!... ô Dieu! cachons mon trouble extrême.
(*Elle va s'asseoir.*)

SCENE VI.

PAULINE, CLÉNARD, CLÉRI, LA SOEUR.

CLÉNARD.

Je vous sai gré, monsieur, de vous hâter ainsi,
Et vous obligez fort Pauline que voici.

CLÉRI, *saluant Pauline.*

C'est là votre pupille?

CLÉNARD.

Elle-même.

CLÉRI.

On pardonne
L'adresse et les projets qu'une telle personne
Inspire à cet amant qui, tantôt, est venu
Solliciter nos soins d'un air très-ingénu.

CLÊNARD, *étouffant les éclaircissemens.*

Bien ! c'est m'en dire assez. J'approuve votre zèle ;
Mais brisons-là. Pauline, à mes bontés fidèle,
Abjure enfin ses torts, d'un éternel lien
Veut s'unir avec moi dès ce jour.

CLÉRI.

C'est fort bien !

CLÉNARD.

Avez-vous le contrat ?

CLÉRI.

Le contrat !.... c'est-à-dire.....

CLÉNARD.

Ou la minute enfin que vous venez d'écrire
A la hâte ?....

CLÉRI.

J'entends..... mais je.....

PAULINE, *se levant.*

D'un tel secret
L'aveu, dans ce moment, ne peut être indiscret ;
Et je sais tout, monsieur, aussi-bien que vous-même.
Je ne le cache point, dans mon dépit extrême,
Et pour quelques raisons, que vous m'épargnerez,
J'ai tourné vers Clénard mes vœux désespérés,
Et c'est de mon aveu que, sans autre mystère,
Il vient, par un billet, d'appeler son notaire,
Qui vous aura remis un contrat fait pour nous.
Pourquoi dissimuler ? D'un instant de courroux
L'on profite bientôt.....

CLÉRI.

Excusez-moi, madame,
Si j'ai.....

PAULINE.

Ne cherchez point à ménager mon ame.
Hâtez-vous qu'a loisir je puisse enfin pleurer !

CLÉNARD, *à Pauline.*

Allons, console-toi.... (*à Cléri.*) Sans plus délibérer,
Avez-vous le contrat ?

CLÉRI.

Oui, vraiment !

CLÉNARD.

Sans remise.
Passez-le dans mes mains, il faut que je le lise.

CLÉRI, *cherchant.*

Il pourrait arriver que l'on eût oublié ?

PAULINE.

Quoi, monsieur, sur-le-champ ; vous voulez sans pitié ?

CLÉNARD.

Paix ! paix ! ma chère enfant.

CLÉRI, *tirant Clénard à part.*

Dites donc ; il me semble
Qu'elle, et vous n'êtes pas des mieux d'accord ensemble.

CLÉNARD.

C'est un rien.... vous savez.... vous pourriez me servir,
Et lui persuader.....

CLÉRI.

Oh ! je me sens ravir
De pouvoir, en ceci, monsieur, vous être utile.
Je comprends qu'un tuteur, épousant sa pupille.....
Ensuite cet amant.....

CLÉNARD.

C'est cela..... l'amitié.....

(*On sonne.*)

Comment ! on sonne encor ?..... Qu'il soit congédié,
Si c'est quelqu'importun. Allez, ma sœur.

SCENE VII.

PAULINE, CLÉNARD, CLÉRI.

CLÉNARD, *à Cléri.*

Je gage
Que du fripon d'amant c'est encore un message ;
Il est alerte, adroit !

CLÉRI.

Chut ! chut ! parlez donc bas,
Sur-tout jamais de lui, vous n'y pensez donc pas ?

CLÉNARD.

Oui, vous avez raison.

CLÉRI.

Petits soins, air tranquille,
Occupé d'elle seule : elle est encor pupille.

SCENE VIII.

PAULINE, CLÈNARD, GUITARD, LA SOEUR, CLÉRI.

CLÈNARD, *brusquement.*

Quel est cet homme-là ? monsieur, que voulez-vous ?
Votre nom, s'il vous plaît, vîte, dépêchons-nous ?

GUITARD.

Un accueil aussi brusque a lieu de me surprendre.

CLÉNARD.

Il se peut, mais au fait : votre nom, sans attendre.

GUITARD.

Clerc de monsieur Prélon, je me nomme Guitard.

CLÉNARD.

Comment donc ! que dit-il ?.....

CLÉRI, *passant entre Guitard et Clénard.*

Vous venez un peu tard,
Mon cher monsieur Cléri, ce coup-ci, votre adresse
Ne réussira pas.

CLÉNARD.

Quelle scélératesse !
Cléri !

CLÉRI.

Lui-même.

CLÉNARD.

Il ose affronter mon courroux,
Et venir à mes yeux.....

CLÉRI.

Monsieur, retirez-vous.
Il n'est pas délicat, ni de la bienséance.....

GUITARD.

Mais, messieurs, je vous prie, un moment d'audience.

CLÉNARD.

Je n'ai rien à savoir.

CLÉRI.

Vous êtes reconnu.

GUITARD.

Laissez-moi dire au moins pourquoi je suis venu,
Et combien on se trompe.

PAULINE, *passant à côté de Guitard.*

Allez, ame sordide;
Il n'est d'autre trompeur ici que vous, perfide!
Cruel! toi que j'aimais!

GUITARD.

Vous m'aimiez?

PAULINE.

Cet ingrat!
Il en doute!

CLÉRI.

On n'est pas, ma foi, plus scélérat.

CLÉNARD.

Fi! monsieur, il n'est plus d'amour ni d'hymenée.
Vous vous êtes joué de cette infortunée;
Mais cet objet touchant de votre trahison
Ne vous est pas connu.

GUITARD.

Vous avez bien raison.
J'en conviens mille fois: qui vous dit le contraire?
Mais du moins permettez.....

PAULINE.

Eh! quel aveu sincère
De votre bouche, ingrat, pourrait encor sortir!
La lettre à votre ami suffit pour démentir
Tous ces vains sentimens que vous allez, sans doute,
M'étaler; mais sachez qu'il n'est rien que j'écoute.

GUITARD.

La lettre à mon ami? comment! qui vous a dit?....

CLÉRI, *l'interrompant.*

Voyez son embarras, et comme il se trahit?

GUITARD.

En quoi donc me trahir ?

CLÉRI, *passant à Guitard.*

Votre attente est déçue.

GUITARD.

De grace sur ceci jettez un peu la vue.

(*Cléri laissé tomber une clef.*)

Et vous serez au fait; car j'aurais beau crier.....

CLÉRI.

Reprenez votre clef, qu'en tirant ce papier
Vous laissez tomber...

GUITARD.

Moi, ma clef?

CLÉRI.

De votre poche.

PAULINE.

Ah ! dussé-je encourir le plus cruel reproche;
Monsieur, gardez la clef, qu'on la rende à Clénard.
Elle ouvre cette porte; et je le dis sans fard,
C'est moi qui, trop long-temps, par la gêne contrainte,
Aux mains de ce perfide en ai livré l'empreinte.
Essayez-la, monsieur, et qu'il soit confondu.

CLÉNARD.

Elle ouvre : ô trahison !

GUITARD.

Je veux être pendu !
Si je...

CLÉNARD.

Sortez, monsieur.

GUITARD.

Non, le diable m'emporte :
Et vous saurez avant qu'ici je vous apporte.....

CLÉRI.

Nous en savons assez, fuyez, et promptement.

CLÉNARD, *allant à Guitard.*

Mais, que nous dirait-il?

PAULINE, *retenant Clénard.*

Si sans retardement,
Cet homme, loin de moi, ne s'enfuit tout-à-l'heure,
Vous me percez le cœur, il faudra que je meure!
Je sens que sa présence accroît mon désespoir :
Je ne réponds de rien, tant qu'il faudra le voir.

CLÉNARD.

Allons! retirez-vous, retirez-vous, vous dis-je.

GUITARD.

Ah ça, plaisantez-vous? avez-vous la vertige?

(à Guitard.) CLÉRI. *(à Clénard.)*

Ne vous exposez point. Monsieur, c'est trop d'éclat.

GUITARD.

Quand le diable y serait, je viens pour ce contrat.

CLÉRI.

Un contrat? c'est fort bien. Allez donc, je le garde,
J'en réponds.

GUITARD.

Mais, morbleu!

CLÉNARD.

Qu'on appelle la garde,
S'il ne veut pas sortir.

CLÉRI.

Soyez plus circonspect.
Quand monsieur est chez lui, la raison, le respect,
Tout veut que vous sortiez d'ici sans résistance,
Quitte à vous éclaircir suivant la circonstance,
Autre part ou chez vous; allez, et croyez-moi....

GUITARD.

Mais, comment!

CLÉRI.

Ah! c'est trop, allez donc.

GUITARD.

Sur ma foi,
Vous êtes en démence; oui, tous tant que vous êtes,
Allez au diable, tous!

CLÉRI, *le poussant dehors.*

Propos fort mal-honnêtes,
Et qu'on n'écoute pas.

CLÉNARD.

Suivez, suivez, ma sœur;
Et fermez.

SCENE IX.

PAULINE, CLÉNARD, CLÉRI.

CLÉNARD.

MAIS plus loin poussa-t-on la noirceur?
Vous l'avez bien surpris dans le soin qui l'occupe.
L'à-propos est heureux; j'aurais été sa dupe.

CLÉRI.

Jugez-en par l'écrit, le contrat prétendu
Qu'il offrait, pour excuse, en se voyant perdu.

CLÉNARD.

(*Lisant.*)

« Entre le sieur Louis Cléri, étudiant en droit,
» et demoiselle Pauline Darlois, fille mineure,
» et du consentement du sieur Clénard, son
» tuteur.

A merveille; sa trame était fort bien ourdie.

CLÉRI.

Voici le véritable, et qui le congédie.

CLÉNARD.

(*Lisant.*)

Entre le sieur Christophe Clénard, et demoiselle, etc. etc.

Voilà ce qu'il me faut.

CLÉRI, *mettant le contrat sur la table.*

Voulez-vous à l'instant
Signer et tout finir?

CLÉNARD.

Oui-dà, j'en suis content.

CLÉRI.

Invitez donc, monsieur, votre aimable future.

(*Pendant que Clénard prie Pauline, il échange le contrat de Guitard contre le sien.*)

CLÉNARD.

Ma Pauline, veux-tu donner ta signature?

PAULINE.

Eh quoi! déjà, monsieur.

CLÉNARD.

Je t'en prie.

PAULINE.

Oh! je crains.

CLÉNARD.

Ma chère enfant, tes jours seront purs et sereins.
Vas, tu seras heureuse.

PAULINE.

En ce moment, sans doute,
Vous me le promettez!

CLÉNARD.

Et pour toujours; écoute,
Je veux...

CLÉRI.

Mademoiselle, allons à la hâte un seul mot.

CLÉNARD.

Viens, viens.

CLÉRI.

(*Clénard signe, et Pauline après lui.*)

Vîte, signez; qu'elle signe aussi-tôt.
Bien..... Pauline, après vous, au gré de votre envie,
Je signe le bonheur pour toute votre vie.

CLÉNARD.

Comment, vous emportez le contrat?

CLÉRI.

Je le dois.

CLÉNARD.

J'aurai soin de pourvoir, monsieur, à tous vos droits.

CLÉRI.

Je l'espère, et je vais, sur-le-champ, vous apprendre
Ceux qu'effectivement je peux ici prétendre.

SCENE X, ET DERNIÈRE.

Les précédens, MICHEL, FOUGÈRE, Madame FOUGERE.

CLÉNARD.

Comment ! c'est toi, Michel, et quel motif urgent ?..

MICHEL.

Oh ! le motif est bon !

FOUGÈRE.

Voici tout votre argent.

Madame FOUGÈRE, *mettant un sac sur la table.*

Comptez bien ce sac-la, ce sont vos cent pistoles.
Nous avons des amis, et, sans plus de paroles,
Donnez-moi ma quittance ; il faut se dégager.
Mon frère a tout payé, pour vous faire enrager.
C'est un cœur celui-la ! quelle tendresse d'ame ?
Et vous lui refusez.

FOUGÈRE

Allons, cessez, madame,
Et vous ne devez pas vous compromettre ainsi.
Votre frère, il est vrai, mérite.... Eh ! le voici :
Cléri, viens dans mes bras, que ma reconnaissance.......

Madame FOUGÈRE.

Mon frère !.....

CLÉNARD.

Lui Cléri ? Ciel ! trahison, vengeance !

CLÉRI.

Point de bruit, s'il vous plaît, monsieur. Je suis Cléri;
Mademoiselle est libre, et je suis son mari.
Vous venez de signer ces vérités charmantes.

CLÉNARD.

Quoi ! vos ruses pourraient.....

CLÉRI.

Elles sont innocentes,
Quand leur but est d'unir la jeunesse et l'amour,
D'échapper aux tyrans, de punir a son tour
Un tuteur inhumain et de ses biens avide :
L'intérêt l'animait, la tendresse nous guide.

CLÉNARD.

Comment se pourrait-il?

CLÉRI.

Voilà votre contrat;
J'ai le mien. Soyez calme, ou faites un éclat,
Prenez ou bien ou mal, cette heureuse aventure
Nous opposons la loi, l'amour et la nature
A votre vain dépit; et souvenez-vous bien
Que vous nous redevez le compte d'un grand bien,
Et que suivant le ton que vous prendrez la chose,
J'établirai mes droits; et je me le propose.
(*Il passe à côté de Pauline.*)

CLÉNARD.

Je tombe de mon haut!

PAULINE.

C'est un bonheur pour vous,
Monsieur, de n'être pas aujourd'hui mon époux.
Que dis-je? ce lien était même impossible:
Je connais bien votre âme, et la mienne est sensible.

Madame FOUGÈRE.

Ah! que j'en suis ravie, embrassez-moi, ma sœur.

FOUGÈRE, *regardant Clénard avec ses lunettes.*

Voyez-vous, sur son front, la honte et la fureur.
J'en saisirais l'effet, si ma noble manière
Pouvait se rabaisser au genre de Tenière.

CLÉNARD.

Allons, d'un fait certain me voilà convaincu;
L'homme le plus adroit, eût-il même vécu
Cinquante ans, renommé pour sa haute prudence,
D'un siècle tout entier eût-il l'expérience,
S'il veut se mettre en tête, et s'avise, en un mot,
De garder une femme, il ne sera qu'un sot.
Allez; et puissiez-vous, suivant mon espérance,
En vous donnant la main préparer ma vengeance.
Ils étaient deux contre un; car, sans cela, je crois.....

LA SŒUR.

Mon frère, on ne court pas deux lièvres à la fois.

Fin du cinquième et dernier acte.